

ACTION

CANIER/ DE PHILOSOPHIE ET D'ART

DIRECTION :

FLORENT FELS

Secrétaire de la rédaction :
Georges Gabory

ROBERT MORTIER

Secrétaire de l'administration :
Marcel Sauvage

SOMMAIRE

Gazette de l'Étoile	ANDRÉ SALMON
L'Art nègre	CARL EINSTEIN
Poèmes	MAX JACOB
—	CÉLINE ARNAULD
—	PASCAL PIA
—	M. MARTIN DU GARD
—	ÉLIE EHRENBURG
Prophéties pour 1922.	PAUL DERMÉE
L'avenir de la violence.	ALEXIS DANAN
Le don de Paris	FLORENT FELS

Les Chroniques :

G. GABORY, A. MALRAUX, ANNE OSMONT, PAUL DERMÉE, FÉLIX THUMEN, CARL EINSTEIN

Reproduction d'œuvres de :

KISLING, ROBERT MORTIER, MAURICE UTRILLO

Abonnement d'un an (10 numéros) : 25 francs pour tous pays

*Tous droits de traduction et de reproduction des textes et clichés réservés pour tous pays
Il sera rendu compte des ouvrages adressés en double exemplaire
Les auteurs sont seuls responsables de leurs écrits*

La direction reçoit :

Le Jeudi de 5 à 7 heures à la LIBRAIRIE STOCK, 3, Place du Théâtre Français

Adresser la correspondance concernant

la Rédaction

FLORENT FELS

l'Administration

ROBERT MORTIER

à la Librairie Stock, 7, Rue du Vieux-Colombier, Paris

DÉPOSITAIRE GÉNÉRAL POUR TOUS PAYS :

Librairie Stock - Delamain, Boutelleau et C^{ie} - Editeurs, Paris

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN, BOUTELLEAU & Cie

VIENT DE PARAÎTRE :

AUX ÉDITIONS "ACTION"
COLLECTION "L'ART D'AUJOURD'HUI"

R. MORTIER

PAR

FERNAND FLEURET

Ouvrage orné de 14 reproductions dont 2 en couleurs
de l'œuvre du peintre, et d'un portrait par
LÉOPOLD SURVAGE

ÉDITION DE LUXE

10 exemplaires numérotés et signés sur
papier Hollande..... 50 fr.
50 exemplaires sur velin mat..... 20 fr.

ÉDITION ORDINAIRE

sur bouffant..... 5 fr.

PARAITRONT LE 15 OCTOBRE :

L'ÉPITHALAME

ROMAN PAR JACQUES CHARDONNE

2 volumes à 5 fr. 75 le volume

STRINDBERG :

La Danse de Mort

R. KIPLING :

Trois Troupiers (1 volume)

Nouveaux Contes des Collines

Chaque volume..... 5 fr. 75

EN PRÉPARATION :

LA NEF

PAR ÉLÉMIR BOURGES

Première et deuxième (inédite) parties, réunies
en un fort volume in-8° raisin de plus de 400 pages.
Tirage à 1000 exemplaires numérotés sur pur fil
Lafuma. — Cet ouvrage, auquel le grand écrivain
a consacré vingt ans de sa vie, sera un des chefs-
d'œuvre de la littérature moderne

*Pour recevoir les conditions définitives de souscription à
cette édition, destinée à acquérir la plus grande valeur biblio-
graphique, prière d'envoyer dès maintenant son adresse à la*

LIBRAIRIE STOCK, 7, rue du Vieux-Colombier

Faits divers

135

Encore un cas de dégénérescence supé-
rieure.

Voici quelques semaines, la ville s'occupait
fort d'un jeune poète du plus grand avenir,
j'en suis persuadé, et que la revue ACTION a le
regret de ne pas compter parmi ses colla-
borateurs, en deux mots, de Mécislas Char-
rier.

Ce jeune homme et deux de ses amis se
sont distingués par un attentat exécuté avec
une sottise exemplaire et qui, d'ailleurs, n'a
pas tardé à être plagié par quelques vaga-
bonds espagnols. Les trois copains ont
dévalisé un pauvre député communiste en
lui disant que la Société est mal faite, que
les sales bourgeois, etc. Le représentant du
peuple a dû la trouver mauvaise, lui dont la
mission consiste justement à dire du mal de
cette Société qui s'ampute inconsidérément
de ses plus beaux membres pour les transplan-
ter en Guyane. On sait que le bague est
l'endroit du monde où l'on trouve le plus
grand nombre d'honnêtes gens, selon l'opi-
nion du critique de la *Vie de Bohème*.

Quelqu'un a dit que les criminels étaient,
à quelques exceptions près, des imbéciles ou
des lâches, c'est vraisemblable ; s'il en était
autrement la police ne les atteindrait jamais.
Le jeune bandit masqué du train 5 était
doué de ces deux vilains défauts : la couar-
dise et l'imbécillité. Tout fier d'être un révolté,
il fit le matamore dans les bars de Mont-
martre et se vanta de ses exploits puis, décou-
vert, il livra ses complices au parfait mé-
pris du code de discrétion qu'observent tous
les enfants perdus, si l'on en croit M. Francis
Carco.

Ainsi qu'un personnage d'*Anicet*, il a
raconté sa petite histoire au juge d'instruc-
tion, mais dans un style piètrement pica-
resque :

— Je suis né à Paris, le...

Le père du jeune homme, Mécislas Gold-
berg, qui fut un beau poète douloureux, doit
amèrement sourire au fond du Paradis.
Mécislas Charrier est un anarchiste manqué, à
moins qu'il ne soit un simple fou, selon la
récente insinuation des journaux. Ce n'est
pas le revolver à la main qu'on fait sa for-
tune, mais le sourire aux lèvres, monsieur
Charrier, relisez Balzac. Voyez Eugène de
Rastignac, le comte de la Palférine, enfin
tous nos amis.

Les philanthropes de la presse se sont
émus : Le pauvre jeune homme est plus à
plaindre qu'à blâmer et cent autres lamenta-
tions humanitaires, de rigueur en pareil cas
qui sans doute ne mérite que l'indifférence
ou la pitié ; mais c'est prendre trop de soins
et combien superflus ! Le public est mal dis-
posé en faveur du héros et je pense que celui-
ci achèvera sa carrière un beau matin, bou-
levard Arago ou bien, si le jury est indulgent,
que ses larmes de repentir iront grossir les
flots du Maroni où nagent des crocodiles jolis
à monter en épingles de cravate, et larmo-

yants, aussi à moins encore qu'on ne l'acquitte. Qui vivra verra.

Le lecteur ne doit pas m'accuser d'insensibilité et surtout ne pas me soupçonner d'avoir des principes sévères. J'estime les assassins quand ils le méritent, d'ailleurs, qu'on se souvienne ! en février 1920, je faisais l'éloge de Landru qui vient de se révéler poète :

*C'est ici qu'exilé de mon champêtre asile,
De l'antique sagesse, admirateur tranquille,
Du mobile univers interrogeant les voix,
J'ai pu de la justice étudier les lois,
Par quel destin sur moi son glaive est suspendu,
Menaçant l'innocence en mon cœur éperdu,
Quel bras guide les juges, à quels ordres enchainé
Un génie malfaisant abrège mes années,
Quel signe aux ports lointains me rendra pour jamais
Ma chaumière et mon cœur demeurés à Gambais ?*

Apollon se rit des Bastilles et nargue Thémis ! La louange de ce poète valut à cette même revue qui l'imprima, d'être saisie par un méchant capitaine douanier, à la frontière de France et de Belgique.

Il est des criminels sympathiques ! Hamlet, Rodion Raskolnikoff, Lafcadio, Landru, déjà nommé, madame Héra Mirtel et sa fille la belle Paule...

Pour tous ceux-là, je demande l'indulgence du public et pour moi-même qui depuis longtemps, hélas ! ai tué le mandarin !

*
* *

Nous avons appris qu'un enfant était né porteur d'une tête de loup et de pinces de homard, pastichant pour ce dernier article la Merveille des Mers enfantée par André Salmon (cf. *L'Entrepreneur d'Illuminations*). Voici un essai qui pour être singulier n'en mérite pas moins d'encouragement, bien au contraire. La génération offre de curieuses surprises et il serait puéril d'en priver les amateurs de puériculture, les savants et les esprits amis des étrangetés. Le spectacle des merveilles de la nature élève le cœur de l'homme. On cite le cas d'un peintre que je ne nommerai pas et qui serait le fils d'un gorille. Il a, dit-on, le corps velu comme son père supposé qui ne l'a pas reconnu, on s'en doute, de plus, cet artiste de talent possède la propriété de sécréter du lait. Je tiens ce détail d'une dame de ses amies qui m'a prié de lui laisser l'anonymat. Un galant homme connaît ses devoirs. Je ne trahirai pas le nom de la dame, ni celui du peintre simplement heureux d'avoir pu contribuer quelque peu à l'édification du lecteur.

GALERIE PAUL GUILLAUME

59, Rue La Boétie - PARIS

Achat et Vente de Tableaux de

A. DERRAIN
GAUGUIN
H. MATISSE
LAURENCIN
MODIGLIANI
PICASSO
RENOIR
UTRILLO
VLAMINCK

SCULPTURES NÈGRES

LIBRAIRIE DE FRANCE
F. Sant'Andrea & L. Marcerou
99, Boulevard Raspail, PARIS (VI^e)

Si vous vous abonnez à

L'Amour de l'Art

LA PLUS VIVANTE
LA MIEUX RENSEIGNÉE
LA MOINS CHÈRE
DES REVUES D'ART

Chaque numéro 32 pages grand format, sur beau papier teinté inaltérable. Une moyenne de 50 illustrations. 12 numéros par an. France : 50 frs., Étranger : 60 frs.

Vous recevrez gratuitement dans le courant de mai

L'ALBUM RODIN

Dix splendides dessins inédits du maître. Fac-similés en couleurs, remontés sur carton "India, Neopolitan"

NOTICE D'ALBERT BERNARD

Le don de cet album rembourse le prix de l'abonnement

Numéro spécimen franco poste : 1.50 fr.

Les
Écrits Nouveaux

RECUEIL MENSUEL DE LITTÉRATURE

COLLABORATEURS :

Gabriele d'Annunzio, Louis Aragon
Pierre Benoit, André Billy, André Breton,
Paul Claudel, Guy-Charles Cros,
Georges Duhamel, Léon-Paul Fargue,
Henri Ghéon, André Gide, René Gillouin,
Jean Giraudoux, Max Jacob,
Edmond Jaloux, Tristan Klingsor,
Comtesse de Noailles, Jules Romains,
André Rouveyre, André Salmon, André Suarès,
Jérôme et Jean Tharaud, Paul Valéry

VENTE ET ABONNEMENT : Le numéro 3 francs
Un an : pour la France 30 frs., pour les autres pays 36 frs.

Directeur : Maurice Martin du Gard

100, Rue du Faubg. Saint-Honoré

ÉDITIONS DE LA GALERIE
SIMON

29^{bis}, RUE D'ASTORG
PARIS VIII^e
(PRÈS SAINT-AUGUSTIN)

Vient de paraître :

Le Piège de Méduse

Comédie lyrique en un acte de
M. ERIK SATIE

Avec musique de danse du même Monsieur
Orné de gravures sur bois en couleurs
par M. GEORGES BRAQUE

90 ex. sur papier Hollande Van Gelder 150 fr.
10 ex. sur Japon impérial. 300 fr.

... Une femme sans tête.
Une jeune fille coupée
en morceaux. La nature
de la mort permet d'écar-
ter l'hypothèse d'un sui-
cide.

LES JOURNAUX.

STANCES SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE

*Hier elle jouait encore à la poupée...
Peintres, c'est un sujet digne de vos pinceaux !
Elle avait dix-huit ans et la voilà coupée
En cinq ou six morceaux.*

*Elle est morte en la fleur de sa tendre jeunesse,
A l'âge auquel on aime encore les bonbons,
Sans que l'on puisse dire, au for de sa tristesse !
Les morceaux en sont bons !*

* * *

Une triste aventure que celle de ce pauvre
Gras-Boulonnais qu'on a mis en prison
comme voleur de soi-même !

Un vieux monsieur rencontre un cadavre,
il lui prend son portefeuille, le grand crime,
en vérité ! Tout au plus pourrait-on reprocher
au voleur de n'avoir pas laissé dans la bouche
du volé un petit billet de cinq francs pour
payer le passage du Styx — le batelier
Charon doit avoir majoré les tarifs de la
navigation infernale ; mais il est cruel de
chercher noise à M. Joseph Demouy, alors
qu'on a trouvé dans les poches du prévoyant
suicidé, avec la lettre à M. le Commissaire :

— Qu'on accuse personne de ma mort !

...un billet testamentaire léguant sa for-
tune à celui qui découvrirait son corps.

Messieurs les juges de Senlis, ce n'est pas
un vol, mais une avance d'hoirie !

* * *

Sous ce titre charmant : « Les Autels du
libre-Echange », le *Journal* nous avertit
qu'un architecte américain vient d'inventer
une jolie machine à monter au ciel pour toutes
les âmes. Un mouvement mécanique fait
tourner le tabernacle, tour à tour, catho-
lique, méthodiste ou presbytérien... cette
pieuse idée ne pouvait éclairer qu'un esprit
d'Outre-Atlantique, un esprit que la reli-
gion n'éloigne pas du « modernisme », que
le lecteur me pardonne ce vilain mot, et
vice-versa, un *Esprit nouveau*, digne de colla-
borer à la revue qui porte glorieusement ce
nom. Prenez, pécheurs, prenez l'ascenseur
céleste de M. Mellon. De plus fort en plus
fort, le *New-York Herald* annonce qu'une
grande représentation du *Jugement dernier*,
sera prochainement donnée dans tous les
temples de la capitale de l'Union étoilée. On
demande des figurantes jeunes et jolies.

* * *

Un soir, dans l'autobus qui se dirigeait
vers la Madeleine, j'entendis un trop joli

jeune homme dire à son compagnon que je reconnus sans peine, — c'était M. de Charlus !

— René Rocher a tenté de se tuer pour la petite Marken qui est maintenant avec UnTel.

Le lendemain matin, en déjeunant, je lus dans un quotidien, qu'effectivement, le distingué pensionnaire de la Comédie Française s'était tiré deux balles de revolver dans le mur de l'escalier et, par mégarde, une dans la poitrine. Est-il besoin d'ajouter que la blessure fut sans gravité ?

Pour une fois, le régisseur avait chargé le pistolet rétif — un drôle de pistolet ! Le jeune acteur qui obtint un si grand succès dans les *Marionnettes* n'a pas renoncé à ses projets macabres. Dès sa guérison qui n'a su se faire attendre, son intention était de se suicider encore. Dans les coulisses de la Maison de Molière, on dit qu'il empruntera à cet effet les poisons de Mithridate ou le poignard de Doña Sol.

* *

Le Paris littéraire qui n'a pas émigré durant ces vacances s'occupe fort du journal d'Edmond de Goncourt et de sa publication prescrite par le testament du « vieux maître ». Il est évidemment abusif qu'on nous prive de cet ouvrage pour ménager quelques vives susceptibilités ou quelques pudeurs ridicules. Faible écho de ses grands confrères, la revue ACTION réclame aussi, sur l'air des *Lampions* : *Le journal, Le journal, le Journal d'Edmond de Goncourt* !

* *

Je viens probablement un peu tard, mais je ne veux pas terminer cette chronique coupée en morceaux comme la jeune fille que j'ai chantée, ô Ophélie ! sans saluer la mort de mon confrère Jean Pellerin « qui s'est en allé de la poitrine » il y a deux mois. C'était un homme d'esprit qui, hélas ! ne prendra jamais plus sa revanche ; il avait écrit des romans amusants et distingués.

C'était aussi un poète qui avait écrit *La Romance du Retour*.

Georges GABORY

P. S. — Une jeune lectrice d'ACTION qui se reconnaîtra sans doute à ce signalement, est priée d'écrire à l'auteur de ces lignes qui serait heureux de lui donner certains renseignements touchant le sort d'une lettre qu'elle écrivit à quelqu'un, vers la fin du mois d'août et dans laquelle était nommé son dévoué serviteur

(Septembre 1921)

G. G.

LES BEAUX LIVRES

VIENT DE PARAÎTRE :

MARIE DONADIEU

PAR

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

ILLUSTRÉ PAR

DARAGNÈS

O

MORNAY

37, BOULEVARD MONTPARNASSE

GALERIE WEILL

Expositions de Peinture Moderne

Œuvres de :

BISSIÈRE, CHABAND, CHAGALL, CHARMY,
CLAIRIN, COUBINE, DERRAIN, RAOUL et
JEAN DUFY, FARREY, FAVORY, FRIESZ,
GERNEZ, GIMMI, MARIE LAURENCIN,
LHOTE, MANGUIN, MARQUET, MARVAL,
PICASSO, PORTAL, RIOU, TOBEEN, UTRILLO,
UTTER, S. VALADON, VAN DONGEN,
VERHOEVEN, VLAMINCK,
WAROQUIER, ZARAGA,
etc., etc.

46, RUE LAFFITTE

Gazette de l'Etoile

On a beau s'endurcir, en cette vie où « le cœur se bronze ou se brise », lorsque j'ai lu que le survivant des trois bandits du rapide 5 était le fils de Mécislas Golberg, cela m'a fait mal. Mais je suis content que, puisqu'il fallait tuer, ce soit ce petit-là qui survive. Le brigadier Metefeu l'a dit à un reporter : « On ne tient pas tant que ça à tuer, surtout un comme ça... c'est pas sérieux, ça a tout du petit tuberculeux... et puis, c'est notre plaisir, à nous autres, de les amener au patron joliment ficelés. »

Parbleu ! et il fallait Mécislas Charrier pour donner un peu de gloire à Mécislas Golberg, et il fallait que vive le petit malfaiteur pour que nous confessions devant lui, et en présence de son défenseur, que les amis, les collaborateurs, les familiers de Mécislas Golberg ses protecteurs aussi, ne l'ont pas assez bien aimé, ni assez protégé puisqu'il n'a pu reprendre ce fils que la misère lui avait fait abandonner ; que nous avons trop oublié, croyant pourtant être fidèles à la mémoire de notre ami ; infidèles à qui donna quelques hautes leçons de morale, si nous n'avons pas su retrouver le fragile Mécislas fils de Mécislas le mort, afin qu'il vive, et qu'il vive honorablement, réalisant par nos soins, l'homme brave et pur dont, en tremblant de fièvre, Mécislas Golberg avait commencé d'écrire le livre ;

nous n'avons pas mis aux mains de Mécislas le livre de Mécislas ; l'enfant perdu a ignoré les *Lettres à Alexis* ;

on n'a rien fait !

on n'a même pas tenté de le délivrer de cet affreux mal physique, son seul héritage.

Nous avons été plus coupables encore. Quelle leçon !... Quel soin exact tu devras prendre toujours de l'amitié !

Combien étions-nous, ayant bénéficié de l'exemple dramatique ou ne fut-ce que d'une leçon de Golberg ?

Si nous avions, assez tôt, solidement établi son buste, les pires outrages eussent été épargnés au mort.

Métèque ... décadent !... détraqué !

« Le métèque décadent au nom ignoble de Golberg » imprimait en caractères gras l'*Action française*. Vivant, l'ardent ligueur d'*Action française*, le soldat tombé devant Carency, l'honnête Jean-Marc Bernard n'eut peut-être pas permis cela qui publiait de ses premiers vers aux Cahiers de Mécislas Golberg ; vers d'un classicisme vivant qu'aimait pour ce bel ordre Golberg, l'auteur d'une des rares études critiques dont se déclarait satisfait Jean Moréas. M. Gabriel Boissy, autre collaborateur des Cahiers où il put défendre la *Chorégie d'Orange*, et l'éditeur avisé des *Pensées choisies des rois de France*, ne me démentira pas.

Pourtant la presse a réparé. Sous la signature de M. Maurice Levailant, le *Figaro* (où Golberg, une fois déjà, avait trouvé un commentateur scrupuleux en la personne de M. Georges Claretie) a tracé de Golberg un portrait véridique. Il n'y manquait que ce que peut ajouter la très exacte amitié. A cause de cette absence même, il nous est précieux.

On trouvera ici un portrait de Golberg, une photographie, terrible. C'est assez éloigné de la petite ignominie qu'un malheureux est venu vendre à un grand journal (1). Le grand journal eut préféré le portrait qu'on réservait à *Action*. Ai-je eu tort de ne pas fournir cette image qu'on me réclamait ? Je ne le pense pas, s'il ne m'était pas en même temps permis d'entourer l'image des lignes dont je n'ai pas scrupule de recommander la lecture.

* * *

Au début du siècle, quand se mouraient la *Revue Blanche* et la *Plume*, quand naissait *Vers et Prose*, vivait, assez mal, aux frontières du Quartier Latin, une créature misérable, allègre et disgraciée, dont Charles-Louis Philippe qui la connaissait bien eut pu écrire l'histoire (je crois qu'il y songea) et que, j'ai une fois, nommée la *Meneuse d'Ombres*. Elle disait d'elle même : « Un Rops, mes enfants, un vrai Rops ! » Alors, nous étions assez jeunes pour jouer avec la mort. Nous ne doutions pas de la fin prochaine de Mécislas Golberg. De la Meneuse d'Ombres, nous avons dit, Maurice Chevier et moi : « Un soir, elle entrera à la Closerie des Lilas en criant : Golberg est mort ! » L'événement se produisit, un soir de 1908, exactement ainsi qu'il avait été prévu.

Quelques mois auparavant, j'avais reçu de Golberg cette lettre :

Cher ami,

Il faut que je gronde. Voyons, vous me croyez donc riche en journées d'existence et en heures de durée pour traîner ainsi avec mes Cahiers.

Voyons mon cher. Le bon Dieu m'en réserve fort peu et je ne puis les perdre en vain. Ne me traitez pas en rasta de la vie, mais plutôt en quelque condamné à mort qui use de tous les moyens de procédure pour retarder l'échéance fatale.

Vous autres de là-bas vous avez le temps.

Vous pouvez dire avec une certaine assurance à demain. Vous pouvez même dire : dans une semaine nous verrons.

Que dis-je !

(1) Mieux servi le *Figaro* illustra l'article de son supplément du beau dessin connu d'André Rouveyre, artiste subtil et ami fidèle.

Sans trop heurter le destin vous pouvez parler des mois, des trimestres et qui sait — ô prodigues ! prendre des engagements pour la Saint-Silvestre.

Mais moi j'appartiens à cet aujourd'hui que je reconquiers à force de ténacité, par des ruses d'apache, par toute ma science, par toute ma perspicacité.

Cet aujourd'hui je le projette un peu sur ce qu'on appelle le demain... et plus loin je ne vois... qu'un vaste avenir où — paraît-il — quelque chose... se continue.

C'est pour cela que je te prie cher ami, sois prodigue avec le pauvre de la vie, et aide-moi afin que les Cahiers paraissent.

Ménage-moi donc ce plaisir de voir les mines d'enterrement de ceux qui m'ont enterré en voyant resplendir ces cahiers vaillants et... printaniers. Aide-moi à donner un peu de jaunisse à ceux qui m'enfouissent depuis 10 ans, soit sous le silence, soit sous... la boue... Mets-moi en relations avec Max Jacob, donne-moi son adresse, explique-lui de quoi il s'agit. Si tu peux, viens me voir avec lui.

En plus, envoie-moi de la copie : vers et coups de cravache, s'il y a lieu. J'ai déjà un poème de Hennequin, et proses.

Je voudrais arracher une page à Moréas, à Régnier et à Tailhade.

Cette lettre aura-t-elle le don de t'infuser l'activité pour moi... utile.

Allons, aide-moi pour que les N... et N... de ce bas-monde aient cinq minutes de jaunisse.

Amitiés,

MÉCISLAS GOLBERG,
Sanatorium d'Avon (Seine-et-Marne).

Vous voyez bien qu'on ne fait jamais son devoir !... et faut-il être martyr pour s'approcher de la pureté ?

On a dit un peu partout — échos à dix sous la ligne — que Golberg avait fait imprimer des billets de faire-part de sa mort, sans date et que la suscription des enveloppes fut de sa main. C'est vrai.

J'avais connu Golberg à la reprise des *Soirées de la Plume*, en 1903, au *Caveau du Soleil d'Or* ; là où se trouve aujourd'hui le *Café du Départ*, face à la station Saint-Michel du chemin de fer d'Orléans. Un samedi soir. Une cave enfumée, pleine de messieurs dont plusieurs m'impressionnaient encore ; quelques-uns que, déjà, j'aimais bien. On avait annoncé Mécislas Golberg. Je ne l'avais jamais vu et désirais beaucoup connaître cet aîné ; le seul, de cette génération et de ce milieu, à avoir abordé avec une harmonieuse franchise plusieurs hauts problèmes de morale. Je l'attendais très beau. Il parut. Si laid !

Non seulement il était laid, mais encore il grimaçait. Pourtant ce n'était pas le hideux sourire trop connu. Je pus, en l'innocence de mon cœur plein d'enfance, encore, décider qu'il serait mon ami sans redouter de rien livrer à l'anti-poète. Amis, nous le fûmes tout de suite, malgré l'extrême discrétion de cet audacieux, en dépit de cette timidité dont Marcel Schwob m'enjoignit de guérir.

Golberg toussait, touché profondément, mais il pouvait encore,

sans devoir appeler au secours, se mêler à la vie des autres ; la vie dangereuse qu'il aimait pour ce qu'elle était celle des poètes. Je ne sais plus quels poètes se révélèrent ce soir-là. Je revois la remontée du caveau. Notre gai tumulte et la touchante gravité de quatre ou cinq vieux pour qui c'était la dernière étape, bien excusable de faire de ce caveau de cabaret leur Institut !

Paul Fort, tout noir, et une jolie fille, en blanc, avec un chapeau de cerises, emboitant le pas, sur un rythme de cake-walk, à la garde républicaine regagnant ses quartiers. D'autres farces.

Golberg nous emmena, Apollinaire, Arne Hammer (1) et moi, boire au *Balzar* « la seule bière fraîche du quartier ». Mars sans doute, riait à travers les averses. La Salvator était arrivée. Je posai tant de questions à Golberg qu'il me conta sa vie. Mais il n'y songeait pas. Il le fit par grandes lignes. L'anarchie ! Les prisons de Pologne, d'Allemagne, l'asile de nuit à Londres, le dépôt à Paris. Mais il n'insista que sur la fondation de son journal *Sur le Trimard*, organe des sans-travail, des sans-métier ; et il n'insista que pour l'amour de l'encre grasse, parce que la naissance et la mort d'une revue le touchaient comme celles d'un homme. Je proteste que sans étaler un repentir qui m'eut instantanément dégoûté de lui — chérissons toujours tout ce qui nous a passionné ! — il parut s'appliquer à ne jamais rien répéter de ce qui eut pu entraîner ses « jeunes amis » si faibles encore ! si peu armés ! à sombrer dans les voies d'un illégalisme, vanté souvent en ce temps-là, par tant de messieurs confortables dont plusieurs nous laissèrent leurs soucoupes.

Il ne s'attarda pas davantage à chercher des mots amers pour décrire ses jours de misère pire. C'est la Meneuse d'Ombres et non pas lui, qui m'apprit qu'à Londres, l'un des hommes les plus intelligents de son temps s'était fait marchand de café chaud, marchand ambulancier. Il s'ennuyait à crier *One penny ! one penny !* une tasse à la main. Les petits voyous ouvraient alors le robinet de l'appareil si lourd à son maigre dos, et ainsi le café bouillant lui brûlait l'échine, tant qu'il criait et trépignait à la grande joie des *gentlemen and ladies*. La Meneuse d'Ombres le vit de ses yeux. Elle vivait elle-même à Londres, maîtresse d'un réfractaire.

Ah ! que voulez-vous !... on ne peut pas vouloir savoir comment c'est fait le monde, du haut en bas, pour devenir un homme, et ne fréquenter que la belle société. Pourtant la belle société se portait parfois chez Mécislas.

J'interrogeai Golberg sur Emmanuel Signoret dont il recueillit le dernier soupir. Mais ce n'est pas Golberg qui m'apprit qu'il avait mangé son fonds d'imprimeur à publier le *Tombeau d'Emmanuel*

(1) Filleul de Bjerstern Björnson, secrétaire de l'*Européen* (de Pierre Quillard) ; mort Consul général de Norvège, au Havre.

Signoret, après avoir imprimé les vers d'un ami. Ça n'était pas mal pour un métèque décadent !

Il me parla plutôt de l'Académie Rollin, sa petite chambre de la rue Rollin, naguère, avant nous... mais il paraît que nous aurons été davantage fidèles que ceux de sa génération.

On a dit qu'il y avait en lui du compagnon de Villon. Mon dieu, je l'ai vu faire chez l'épicier certaines dettes qui n'ont peut-être pas été réglées. C'est possible. De dignes magistrats n'ont-ils jamais de tels crimes d'étudiant sur la conscience ? Que l'épicier se considère comme ayant fait partie du *Comité Golberg*, qui aida le cher pauvre à vivre encore un peu. L'épicier a vieilli honorablement et c'est Golberg qui reste le failli pour l'amour de poètes dont l'un est décoré, dont l'autre va avoir son monument.

Et ces *Cahiers*, repris dans la fièvre, au lit, recrées *pour nous* !

« Au moins vous aurez ce qui m'a manqué : le respect de votre personnalité et de votre travail ».

* * *

Le logement de la rue de la Tombe-Issoire, ce nom dont il plaisait. Un logement d'ouvrier. Mais aux murs tapissés de reproductions des chefs d'œuvre de Grèce et d'Italie. C'est là qu'a été prise la photographie que reproduit *Action*. Couché, la tête appuyée sur son maigre bras replié. Golberg méditait ainsi, dans la fièvre, ou bien il continuait ses méditations en instruisant ses hôtes au moins du bénéfice d'affreuses expériences, et c'était le miracle chaque jour renouvelé que tant de douleur fleurisse en une si adorable douceur.

Le malade sentait-il la fièvre céder à sa volonté formidable ? Il se glissait hors du lit, s'excusant de gémir, et enveloppé dans la couverture qui devait lui servir de suaire, il recommençait d'écrire.

Des lettres, des projets, des prospectus pour les *Cahiers*, des bulletins de souscription (mais oui, messieurs !) de lucides critiques ou bien les pages de cette *Disgrâce couronnée d'épines* que ce serait une bonne et saine action de publier et dont je veux détacher quelques lignes :

Seuls, les médiocres croient aux lois établies, à la défaite. Les grands esprits luttent âprement, désespérément. J'ai vu Charcot travailler des mois pour faire jaillir une étincelle, une seule étincelle dans une conscience éteinte. Et il murmurait avec ses yeux si beaux, si humains : « Quelle victoire ! »

... Les mourants savent que l'heure n'est pas loin. Mais il y a tout un monde entre eux et les vivants. L'agonisant n'ose le franchir, de peur que sa pauvre âme n'effronte la brutale puissance de la vie.

Celui qui meurt connaît bien ses désirs, mais il se tait sur toutes choses : il simule l'ignorance de son état : il a la lassitude d'expliquer... un tas de choses.

Il a peur de trop bien comprendre et de lire, dans les figures qui l'entourent, sa destinée prochaine.

Son silence est plein de sous-entendus, d'aventures, de passions...

Il diffère en cela des êtres destinés à la vie.

Pour tromper les autres et créer autour de lui l'espérance dont il a besoin, le mourant qui, tout bas se sait condamné, rêve haut de voyages, de l'avenir...

Cette énergie que la mort lui dispute, il l'offre en son œuvre :

Vois-tu la grande joie, l'immense festin de la pensée, le jour où nous pourrions dire : « Nous avons, à notre tour, soumis le hasard à la loi, le devenir à la beauté. » Nous verrons alors surgir un art nouveau. On n'osera plus confondre la prose avec la poésie, comme l'on ne confond pas la peinture avec la sculpture.

L'art de la civilisation mûre est sobre. Il est généreux. Il n'a besoin ni de morale ni de liberté. Il abandonne les événements à leur destinée et cherche leur sens profond.

Tout est vrai, ami ! Mais, dans le vrai, il y a aussi de la hiérarchie. L'art, c'est trouver dans les vérités qui passent leur loi et leur essence.

Pour cela, on analyse la vie, on isole les faits, on les compare. Ayant trouvé le nœud vital de la vérité qui passe, on le reconstruit, selon la règle qui s'impose : celle de la plastique, de la parole ou du son. C'est alors qu'apparaît parallèlement à la beauté de la nature, la beauté créée par l'homme. C'est ainsi que se superposent les signes du devenir et les signes de la raison. L'art, c'est construire ceux-ci grâce à la connaissance de ceux-là.

Quand on atteint ce résultat, les antinomies, les luttes et les contradictions disparaissent. La forme s'accorde avec ce qu'elle exprime. L'esprit et la matière se réconcilient. La vertu fraternelle protège le vice. L'être et le devenir s'allient. L'inconnaissable devient amical. La science sourit. C'est la paix.

La vraie beauté l'annonce toujours. La paix est la base de l'art, une paix qui répand ses bienfaits sur nos joies et sur nos souffrances, sur la mort et sur la vie, sur un songe et sur un combat.

Le voilà le principe de la beauté glorifiée dans les temples d'autrefois et que nous devons inaugurer en plein soleil parce que notre temple est plus vaste et parce que le ciel forme ses voûtes.

Aime la beauté, Alexis ! Elle rendra beaucoup de clarté à ton âme.

Aime la beauté, ami ! Elle te révélera la nouvelle fatalité, plus sobre que Némésis et plus juste aussi.

Ami, ami ! qu'il est difficile de nous soumettre aux Charites. Nous avons tant d'inutiles tourments. Notre ennui a de sinistres grimaces. Nous voudrions aimer, être aimés, vivre, créer, jouir, songer.

Or, celui qui crée est un pauvre hère. Il permet aux autres d'en jouir, mais il est privé des fruits merveilleux que la beauté destine aux hommes.

Ne te laisse pas surprendre ! Connais ta volupté ! Veux-tu être le Silène dont parle Socrate, le coquillage informe qui cèle la perle ? Veux-tu cueillir les perles et jouir de la vie comme Alcibiade qui ne se refusa ni l'amitié des sages, ni la gloire de l'homme de guerre, ni la renommée d'un galant.

Ne confonds pas la tragique destinée du Créateur avec la merveilleuse joie du passant.

Serviteur de la beauté, baisse la tête devant le Sphinx et supplie-le de t'accorder son sourire.

Enfant destiné à vivre en beauté, porte l'offrande à Aphrodite, aime les somptueuses fêtes et la gloire du jour... Mais, de grâce, Alexis, cher Alexis, ne blesse pas ton âme en croyant que l'art admet dans son sanctuaire celui qui aime autre chose que lui.

La beauté est cruelle. Elle demande que son zélateur soit un pauvre bonhomme. Ton amour lui appartient ; ta renommée doit la servir ; ta fortune n'est qu'un prétexte pour la glorifier. Toutes les magnificences que tu concevras ne t'appartiendront pas.

Adolescent au front pensif ! Pour éviter l'amertume, choisis entre la sombre solitude de Dante et la joyeuse vie de ses princes. L'une et l'autre créent l'égle vertu, à condition qu'elles soient à leur place.

Si tu confonds les deux fonctions, ta beauté manquera de grâce, de durée et de gravité ; quant à ta passion, elle aura des tourments inutiles et éclatera souvent en de vaines imprécations.

Le devoir de celui qui vit pour créer la beauté humaine est de connaître sa place parmi les hommes. Or, le gardien du temple n'est pas le fidèle qui prie, et le dieu de l'amour ne peut aimer que Psyché voilée par les ombres.

Adieu, Alexis ! Sois toujours prêt à confondre ta vie avec ta pensée et à soumettre ta volonté à la destinée. Adieu !

La brise du matin pénètre dans ma chambre. La lampe pâlit. Les oiseaux gazouillent déjà. La beauté suggestive, beauté par profondeur et par masse, disparaît.

Bientôt le soleil se lèvera et dispersera les grisailles de la nuit. Il donnera du relief, de la couleur et de la chaleur à ce qui demeure informe dans les ténèbres, et fera naître la pure beauté du jour.

Le soleil crée le grand art, précis et mystérieux comme le nombre.

J'éteins ma lampe et je termine ma lettre en t'envoyant le salut du premier rayon du jour.

Paris, Mai 1903.

*
* *

Mécislas Golberg n'a jamais fait de longues confidences sur la mère du triste héros de notre temps. Il nous a seulement donné à comprendre que le problème s'était posé pour lui de sacrifier l'œuvre accomplie malgré les assauts de la mort au devoir du bon père et du bon époux. Aujourd'hui, pas plus qu'hier, je ne me reconnais le droit de juger. Je ne m'associerai pas davantage à ceux qui condamnent la mère n'ayant jamais su ce que fut le ménage (1).

Par les soins de M. Jean-René Aubert, le collectionneur le plus riche en documents rimbaldiens, un *Hommage à Mécislas Golberg* fut publié en 1905, auquel s'associaient MM. Nicolas Deniker, Paul Souchon, Emile Bourdelle, Henri de Régnier, Stuart Merrill, Edmond Pilon, A. Thévenin, Paul-Hyacinthe Loyson, Ferdinand Massé, Pierre Jaudon, Guillaume Apollinaire, Georges Périn, E.-M. Pierre Quillard, Alfred Mortier, Jean-René Aubert et André Salmon. L'album était illustré de la reproduction de bustes de Mécislas Golberg par E. Bourdelle et E. Massé.

(1) Parlant d' « Elle », Golberg ne la nommait point, jamais, et dans le même temps il parlait des autres ; de la maîtresse du déserteur, notam-

Mécislas Charrier a le droit de maudire, peut-être. Si Mécislas Golberg fut coupable, il a souffert tout ce qu'un homme peut souffrir.

Pourtant, on a vu Mécislas Golberg rire et se divertir, on l'a vu tenir tête à de forts humeurs de piots, avant que la maladie en fit un reclus. Qu'est-ce que cela prouve ? Verlaine aussi se débauchait et Verlaine prisait la gaudriole. Soutiendrez-vous à cause de cela qu'ils étaient feints les sanglots harmonieux du Pauvre Lélian, et que c'était pour la rime que saignait son cœur, lorsque *ce mauvais père appelait à grands cris le fils qu'on lui avait volé ?*



TRIBUNAUX. — On a voulu décourager M. Henry Bidou de s'inquiéter jamais de poésie nouvelle. Je suis bien aise de ne plus me souvenir du premier qui monta cette farce à rebours.

M. Henry Bidou en succédant à la *Revue de Paris* à M. Fernand Vanderem, qui poursuit dans la *Revue de France*, des études généreuses, n'a pas voulu que son avènement fut une réaction. Les poètes non officiels, non conformistes, ont désormais deux défenseurs au lieu d'un dans le monde des grandes revues.

M. Henry Bidou avait cité, comme l'un des plus significatifs poèmes ressortissant à ce que la convention définit l'Esprit nouveau, celui qui commence ainsi :

*Du rouge au vert tout le jaune se meurt
Quand chantent les aras dans les forêts natales
Abatis de pihis
Il y a un poème à faire sur l'oiseau qui n'a qu'une aile
Nous l'enverrons en message téléphonique
Traumatisme géant
Il fait couler les yeux
Voilà une jolie fille parmi les jeunes Turinoises...*

Or, une « jeune revue » se fit une joie, bientôt après, de publier les « origines » de ce poème.

André Billy, l'un des « amis les plus intimes » de Guillaume Apollinaire avait écrit, dans les *Ecrits Nouveaux un Apollinaire Vivant* (n° 11 et 12, année 1920) contenant (n° 11) ceci :

« Je voudrais citer un autre exemple de sa méthode de travail.

ment, la Meneuse d'Ombre qui l'avait soigné avec dévouement, voire un dévouement féroce, pour l'abandonner un soir qu'elle voulait en quelque atelier exhiber « un vrai Rops, mes enfants ! ». Golberg souriait et murmurait seulement : « Les cigales, les pôvres pétités cigales ! » avec, ai-je dit, « l'accent que M. Octave Mirbeau dans la 628-E8 prête au juif de Kichinew ». (Attribué par un rédacteur du *Temps* à Mirbeau lui-même qui n'a rien écrit de Golberg).



LE DERNIER PORTRAIT
DE MÉCISLAS GOLBERG



ROBERT MORTIER

Lui, Dupuy et moi sommes assis chez Crucifix, rue Daunou, devant trois verres de vermouth. Soudain Guillaume Apollinaire éclate de rire ; il a complètement oublié d'écrire pour le catalogue de Robert Delaunay la préface qu'il s'est engagé à mettre à la poste, dernier délai, aujourd'hui même. Vite, garçon, du papier, un porte-plume et de l'encre ! A trois, nous en viendrons vite à bout.

La plume de Guillaume court déjà :

Du rouge au vert tout le jaune se meurt

Puis elle s'arrête.

Mais Dupuy dicte :

Quand chantent les aras dans les forêts natales

La plume repart, transcrivant la phrase fidèlement. Elle ajoute :

Abatis de pihis

Puis de nouveau s'arrête. Et c'est à mon tour de dicter :

Il y a un poème à faire sur l'oiseau qui n'a qu'une aile

Réminiscence d'*Alcools* que la plume retrace sans hésiter.

— Ce qui serait bien, dis-je alors, ce serait, puisqu'il y a urgence, d'envoyer votre préface en message téléphonique.

Et c'est pourquoi le vers suivant est celui-ci :

Nous l'enverrons en message téléphonique

Je ne me souviens plus assez exactement de tous les détails de cette étrange collaboration... »

Non. Guillaume Apollinaire n'a mystifié personne et M. Henry Bidou ne doit regretter ni d'avoir été sensible, ni d'être courageux.

Où est le scandale ? Il gît dans le procédé du jeune rédacteur de la « petite revue », dans les façons de ceux qui reproduisirent à plaisir le vilain papier représentant Guillaume Apollinaire (les écrivains de *Littérature* lancèrent la mode de le bafouer) comme un imposteur et son très fidèle camarade, mon cher ami André Billy comme un dénonciateur.

Le scandale réside aussi dans une formidable incompréhension.

Apollinaire vivant ! Oui, Billy, et avec assez de puissance grandissante pour qu'on juge que c'est le desservir que le défendre. Mais c'est l'état de la poésie nouvelle qui exige qu'on s'explique là-dessus. L'urgence est démontrée par la reproduction, que je crois innocente en cet endroit, du papier calomnieux dans le dernier numéro de la *Vie des Lettres*, lequel ne contient pas moins de trois poèmes, plus ou moins heureux, tout entiers fondés sur l'art des *Fenêtres* (poème incriminé) et des plus représentatifs poèmes de *Calligrammes* et d'une bonne moitié d'*Alcools*.

Celui dont on ne sait dire s'il entreprit contre M. Bidou ou contre

Apollinaire, a eu bien soin d'escamoter la fin du récit d'André Billy. C'est pourtant capital :

« Guillaume appelait les poèmes de ce genre des poèmes-conversations ».

Ce qui établit proprement que Guillaume Apollinaire, qui, par ailleurs était aussi voyant, qui pressentait à un degré singulier, possédait la faculté de classer, dans le temps le plus bref, parmi ses souvenirs composant une matière poétique, toutes ses sensations, des visuelles aux auditives. Sitôt réfléchi, sitôt articulé, c'était déjà du passé, de la légende et sans délai le génie du poète transformait.

Transformait ? Oui, parce que Guillaume Apollinaire étant un poète savant, un versificateur aussi habile que les plus habiles versificateurs classiques, pouvait prétendre à transformer, à transposer assez, rien que par un heureux agencement des mots.

En outre, il n'est que malhonnête, et plus malhonnête encore si l'on ignore tout des rapports d'Apollinaire et de ses familiers, d'affirmer que le poète recueillait délibérément une phrase quelconque de Dupuy.

Ce ne pouvait être un phrase quelconque !

Dupuy, le charmant René Dalize, poète, voyageur, marin, puis chef de bataillon dont la mort jeta sanglotant sur son lit Guillaume qui avait écrit :

Avec le plus ancien de mes camarades René Dalize...

appartenait à ce groupe qui avait mis tant de valeurs « en commun », ainsi que le redirait bien Max Jacob qui sut répondre à Duhamel, éreintant *Alcools* présenté comme dérobé en trop de parties, à Jacob et à d'autres. Dupuy, voyageur, marin, avait pénétré profondément en la retraite merveilleuse de son ami pour avoir reconnu, transposés, quelques parcelles de son trésor de marin étalé sans apprêt. Enfin, mais ici il faudrait toucher à notre commune vie sentimentale, à nos jeux — j'en appelle à André Billy — il existait alors une façon de dire qui n'était intelligible que pour nous et à quoi nous avons tous contribué. Bien mieux, je soutiens que le soir du Daunou, Dupuy « faisait » consciemment « de l'Apollinaire » pour le souffler à son ami.

Pour André Billy, on ne saurait lui demander d'être plus net : « Et c'est à mon tour de dicter :

Il y a un poème à faire sur l'oiseau qui n'a qu'une aile

Réminiscence d'*Alcools*... »

Que veut-on de plus ?

Guillaume Apollinaire qui, par le miracle que j'ai dit, pouvait composer, en écoutant ses amis, un « poème-conversation » dont il possédait la maîtrise, a, en fait, improvisé les *Fenêtres* en n'écrivant

rien qui ne soit strictement « du Guillaume Apollinaire ». Même le vers, tant redit par la suite dans notre petite troupe :

Il y a un poème à faire sur l'oiseau qui n'a qu'une aile

est, de l'aveu loyal d'André Billy, repris au premier fonds poétique de Guillaume, du temps que Billy survenait à peine, quand Dupuy naviguait encore et quand les compagnons ordinaires du poète étaient Max Jacob et moi qui ne partageâmes pas le vermouth de la rue Daunou.

Voici, pour l'instruction du jeune censeur, du jeune mystifié-mystificateur (comme il y a des persécutés-persécuteurs) l'origine (*Alcools*, 1^{re} édition, page 11) du vers fatal :

*De Chine sont venus les pihis longs et souples
Qui n'ont qu'une seule aile et qui volent par couples*

et qui est extrait de *Zone* que M. Henry Bidou pût entendre, avant de le lire, déclamé par mon ami Jacques Copeau, au cours d'une conférence que je prononçai sur la scène du *Vieux Colombier*.

Et puis... relisons ce qu'écrivait Max Jacob, nous offrant son Art Poétique : « Exagérer pour se faire comprendre, décevoir et rassasier, rassembler dans un seul bloc tout ce qui se rattache à une sensation pour la définir ou pour le contraire de caricaturer, dérouter pour l'amour d'un mot ou pour un coup de folie lyrique, se servir rarement des moyens anciens... Mais combien savent que l'image est l'étincelle qui jaillit quand le marteau frappe l'enclume de la réalité. Pour être un poète moderne il faut être un très grand poète ».

Que Guillaume Apollinaire ait — ne comptons pas ses grands bonheurs d'artiste ! — une seule fois donné à ceux de son âge le sentiment qu'il fût ce grand poète, c'est assez pour expliquer la courte rage de tout petits personnages. Mais l'importance même de Guillaume Apollinaire pouvant en conférer à un misérable incident, j'ai cru ces explications utiles au service de la poésie.

* * *

FATTY. — Les demoiselles chez Fatty menées... O Banville ! Ce pauvre M. Arbuckle fût bouclé. Il est des parties de plaisir qui finissent mal. Mais j'attends que notre excellent confrère Waldo Franck, invité par la N. R. F., et depuis peu parmi nous, consacre une critique littéraire, dramatique et morale au manager Senmacher fiancé de la victime : ce *producer* puritain qui a dit, penché sur la baignoire fatale : « Je suis heureux et fier ! Virginie est morte en luttant ! »

Le tabac de Virginie !... Pauvre petite poule photogénique ! Alas poor Fatty!... Il n'y avait eu encore, et rien qu'aux U. S. A., que de timides essais de ciné galant. Entrevisions, eut dit Van Lerberghe,

de petits fessiers hydrothérapiques. Le gros homme de talent s'essayait — mais tout encombré à la fois de cet esprit pionnier et de cet émer-sonisme engageant aux évasions, le ciment et son parasite de l'âme yankee — a pousser le genre vers une gaillardise plus sensible. La bande est ratée. Quel poète — ce Whitman farce et sceptique qu'a si longtemps espéré Valéry Larbaud — chantera le Crime de Fatty ?

Les « Fatty » ont été retirés de l'écran comme disparut de l'affiche anglaise le nom applaudi d'Oscar Wilde.

Fatum !... Fatalis !... Fatidicus !... Fatty !...

août-septembre 1921.

ANDRÉ SALMON.

L'Art Nègre

Remarques sur la Méthode.

L'Européen ne considère aucun art avec autant de méfiance que l'art africain. Au premier abord il lui dénie même tout caractère artistique ; il a, pour marquer la distance qui sépare ses œuvres du point de vue européen, un mépris, dont la terminologie se peut dire négative. Cette distance et les préjugés qui en résultent rendent difficile, impossible même, toute appréciation esthétique ; car toute critique suppose un rapprochement. Or, le nègre est d'emblée considéré comme une espèce inférieure que l'on doit exploiter sans scrupules et dont les œuvres passent *a priori* pour manquées. Les hypothèses superficielles sur l'évolution se sont exercées sur son cas. Les uns en ont tiré leurs théories fausses du primitif, d'autres, en une phraséologie faussement persuasive, nous l'ont présenté, sans le consulter, comme un être incapable de sortir de l'état préhistorique. On croyait toucher dans le nègre quelque chose d'original maintenu dans l'état primitif pur. Ces préjugés qui rendaient facile la tâche du théoricien, forment communément l'opinion européenne sur l'Afrique. L'Européen juge le nègre du haut de sa supériorité absolue et vraiment fantastique.

En réalité, notre mépris du nègre est un effet de notre ignorance et lui fait tort. Ses œuvres ne sont pas celles d'un être non évolué ; une importante culture africaine a existé et péri. Le nègre d'aujourd'hui correspond à un nègre « antique », peut-être comme les Peuls aux anciens Égyptiens.

Quelques problèmes de l'art récent nous ont amenés à pénétrer moins superficiellement l'art africain. Ici, comme ailleurs, l'événement actuel a provoqué une révision de l'histoire, dont l'art des peuples africains est devenu le thème central. Ce qui avait paru dénué de sens en a pris un pour les recherches des sculpteurs les plus moder-

nes. On comprit que certains problèmes de l'espace n'avaient guère trouvé ailleurs une réalisation aussi particulière et si pure. On en conclut que les appréciations formulées jusqu'ici sur le nègre et son art jugeaient plus le critique que son objet. Une nouvelle passion naquit bientôt de ce rapprochement. On collectionna l'art nègre en tant qu'art ; on le fit avec fureur ; cette activité louable permit de donner à ces anciens matériaux des interprétations nouvelles.

Les connaissances que nous avons sur l'art africain sont pauvres et peu certaines ; à part quelques ouvrages du Benin, rien n'est daté ; plusieurs types d'œuvres sont déterminés selon l'endroit de leur découverte ; cependant, je ne crois pouvoir tirer aucun parti de ces indications. En Afrique, les peuplades se déplaçaient ; il faut admettre en outre qu'ici, comme ailleurs, les tribus se battaient pour leurs fétiches et que le vainqueur s'appropriait les dieux du vaincu, afin de bénéficier de leur force et de leur protection ; des styles très différents ont donc souvent une même provenance ; dès lors, plusieurs explications se présentent, sans qu'il soit possible de discerner la meilleure : ou bien deux styles donnés procèdent d'époques différentes, ou bien ils ont coexisté dans le temps, ou bien encore l'un des deux est l'importation étrangère. Ni les connaissances historiques, ni les données géographiques ne permettent encore la moindre déduction artistique. On se tromperait à croire qu'une étude critique des styles permettrait de reconstituer l'évolution historique, en procédant des œuvres simples aux plus compliquées. Il faudrait admettre l'identité entre la forme simple et la forme primitive ; on se laisse, en effet, très facilement gagner par cette idée subreptice que les prémisses et la méthode du raisonnement président également à toute évolution naissante et en déterminent le cours, tandis que toute œuvre initiale (par quoi j'entends un début relatif et individuel, seul début qui se puisse constater) est, au contraire, très complexe, l'homme ayant la tendance à exprimer beaucoup et même trop par le détail.

La tentative de se prononcer sur l'art plastique africain reste donc sans grand espoir, d'autant plus qu'il reste encore à convaincre la majorité qu'il s'agit bien d'un art. Il est donc à craindre que l'on s'arrête à la description de faits particuliers, méthode qui nous amènerait à conclure qu'un pagne est un pagne, sans jamais assigner un sens général à tous ses pagnes et ses nippes.

Cependant la méthode partira du fait, non d'un succédané de fait. Plus certain que toutes connaissances ethnographiques et autres, ce fait existe : la sculpture africaine ! Il s'agit de l'analyser en tant que sculpture, indépendamment du milieu et de toute autre association, d'étudier le style des sculptures en vue d'en déduire une conception générale des formes. L'intuition seule nous guidera, avec ses lois spécifiques ; à aucun moment, notre propre raisonnement ne

devra se substituer à l'intuition ni à l'élément créateur qu'elle nous aura fait découvrir ; n'évoquons pas des évolutions commodes, n'assimilons pas la création artistique au mécanisme du raisonnement. Gardons-nous de croire que *penser sur l'art* est du même ordre que créer de l'art. Penser sur l'art est un procédé spécifique et distinct, dépassant précisément la forme et le monde des formes pour rattacher l'œuvre d'art aux manifestations de la vie générale.

La description des sculptures en tant que réalisations de style promet des résultats infiniment plus intéressants qu'un inventaire descriptif des objets ; car cet inventaire dépassant l'objet en soi en fait un truchement pour expliquer un monde de choses qui n'ont rien à voir à sa valeur sculpturale. L'analyse des formes, par contre, ne dépasse pas les données ; car on ne considèrera qu'un ensemble quelconque de formes qui, cependant, sera plus explicatif que les objets ; car les formes révèlent une façon de voir et les lois d'une conception générale et vous renseignent sans sortir de la sphère des données.

Si cette analyse est possible et qu'elle arrive à saisir certaine unité de la création et de la vision dans l'espace la valeur artistique de nos sculptures est un fait établi. On objectera peut-être qu'une tendance à généraliser doublée d'une intention préconçue ont secrètement dicté cette conclusion. On aurait tort ; car la forme particulière contient en elle-même tous les éléments valables de la vision, ceux-ci ne pouvant être réalisés que par elle ; du reste, la vision est d'un ordre différent de l'idée et forme avec elle un constant dualisme.

La conformité essentielle de la vision générale et de la réalisation constituent précisément l'œuvre d'art. Considérons encore ceci : que la création artistique est aussi « arbitraire » que la tendance qui ramène les formes individuelles de la vision à des lois générales ; dans les deux cas il y a recherche et réalisation organisatrice.

Du caractère pictural.

L'incompréhension habituelle que l'Européen manifeste à l'égard de l'art africain équivaut à la puissance de style de cet art qui constitue un cas important de vision plastique.

On peut dire que l'art plastique du continent est fortement coupé de succédanés picturaux. « Le problème de la forme » de Hildebrand offre un équilibre idéal entre les conceptions picturale et plastique ; l'art plastique français, si frappant, semble jusqu'à Rodin tendre vers la dissolution de l'effet plastique. La frontalité qui habituellement passe pour une décantation sévère et « primitive » de la forme, doit être considérée elle-même comme une conception picturale du monde cubique ; car elle résume les trois dimensions moyennant quelques plans qui suppriment la vision cubique ; ne souligne-t-on pas, en effet, les parties qui se présentent au spectateur, en les ordonnant par

plans, tandis que les arrière-plans sont réduits à des modulations secondaires du premier plan qui perd ainsi sa force dynamique. Les objets de premier plan sont accentués. Ailleurs on remplaçait l'élément cubique par le mouvement équivalent d'un objet, ou bien on escamotait dans quelque rythme dessiné ou modelé l'élément décisif, l'expression directe de la troisième dimension. Même les essais de perspective nuisent à la vision plastique. On conçoit donc facilement que, depuis la Renaissance, les limites nécessaires entre la ronde bosse et le relief soient tombées de plus en plus et que l'émotion picturale, ne se jouant plus que sur une masse matériellement cubique, ait supplanté toute architecture cubique. Aussi ce furent les peintres et non les sculpteurs qui rouvrirent le débat important touchant les trois dimensions.

Il est évident que cette orientation de l'art dut aboutir à une confusion absolue des visions plastique et picturale (le style baroque) ; de plus, le procédé devait mener à la défaite complète de l'art plastique ; celui-ci, pour conserver l'état émotif de l'auteur et le transmettre au spectateur, ne pouvait être qu'entièrement impressionniste et pictural. La vérité cubique s'effaça dans l'émotion ; la facture individuelle prévalut. Cette évolution de la forme impliquait nécessairement l'émotion. Toute convention plastique passa pour un paradoxe ; la convention était que l'exaltation créatrice doit rencontrer chez le spectateur, une sensibilité exaltée ; la dynamique individuelle passait avant tout ; elle seule importait et l'on y insistait par-dessus tout. Le choc décisif se jouait en prélude et en épilogue ; l'œuvre elle-même se trouvait de plus en plus réduite à transmettre des émotions psychologiques ; on la chargeait de fluide personnel : provocation et effet. Cette sculpture exprimait plutôt la genèse d'une émotion que la réalisation de formes objectives ; c'était plutôt le contact foudroyant de deux individus ; le pathétique du jugement importait souvent plus que l'œuvre en elle-même. La conséquence logique fut la dissolution des canons qui régissent les formes et la vision.

On tendait à un déploiement plastique de plus en plus diffus, à une multiplication dissociante des moyens, d'où la suppression du caractère plastique contre laquelle rien ne prévalut.

Cette attitude supprimait la distance qui sépare l'homme des choses et ne prisait plus en elles que leur fonction utilitaire. Cet art représente la saturation des effets fonctionnels.

Nous avons même vu des essais récents où cet élément potentiel, c'est-à-dire le spectateur, est virtuellement et même visiblement indiqué. Peu de styles européens échappèrent, le style roman-byzantin moins que tous ; malgré son origine orientale, on connaît l'évolution rapide qu'il fit vers le mouvement gothique.

Le spectateur englobé dans l'œuvre plastique, en devint une

fonction inhérente (par exemple la plastique à perspective) ; il entrait de moitié dans cette transposition surtout psychologique de la personne du créateur, pourvu que celle-ci ne contredît pas son jugement. L'œuvre plastique était un lieu de conversation entre deux individus. Un sculpteur de cette école devait tendre avant tout, à déterminer d'avance l'effet et le spectateur ; pour anticiper et essayer cet effet, il se changeait lui-même en spectateur (sculptures futuristes) ; l'ouvrage sculpté devait être considéré comme circonlocution enveloppant l'effet. L'élément affectif et temporel supplantait entièrement la détermination dans l'espace. Pour atteindre ce but souvent inconscient l'auteur s'identifiait au spectateur, seule manière d'atteindre la plénitude de l'effet.

Le sculpteur se guindant aux états d'âme de la majorité se faisait lui-même spectateur. Il modelait son effet en conservant, pendant son travail, une distance qui serait celle du spectateur ; il plaçait tout l'intérêt dans la fonction contemplative du spectateur et modelait en touches, afin de laisser à celui-ci le soin d'en dégager les formes proprement dites. L'architecture dans l'espace n'était qu'un moyen secondaire et même étranger, c'est-à-dire sacrifié au rythme matériel ; le point de départ de tout art plastique, l'espace cubique, était oublié.

Il y a quelques années, la France passa par une crise d'où naquit l'orientation nouvelle. Par un effort inouï de réflexions conscientes on reconnut ce que le procédé avait de subjectivement douteux. Quelques peintres eurent la force de se libérer du métier machinal et routinier ; dégagés des moyens usuels, ils analysèrent les éléments de l'intuition spatiale, ses causes et ses lois. Les résultats de ces recherches sont suffisamment connus. En même temps on découvrit l'art plastique nègre et l'on reconnut que dans son isolement il avait cultivé les formes plastiques dans toute leur pureté.

Les efforts de ces peintres sont ordinairement tenus pour des efforts d'abstraction, sans qu'on puisse nier qu'une critique aigüe des formes dévoyées devait permettre de revenir à la conception directe de l'espace. Or, ceci est d'un intérêt essentiel et distingue nettement l'art nègre d'un art qui s'inspire de lui et y retrouve sa propre conscience ; ce qui paraît abstraction dans cet art n'est dans l'art nègre, que données immédiates de la nature. L'art plastique nègre est, au point de vue de la forme, un art éminemment réaliste.

L'artiste d'aujourd'hui n'œuvre pas seulement pour la nouvelle forme ; il la ressent encore comme une réaction contre le passé, ses recherches sont encore entachées d'un esprit réactionnaire trop marqué ; le besoin critique indispensable ne fait que renforcer chez lui l'effort analytique.

CARL EINSTEIN.



Collection J. Netter

LES ABANDONNÉS

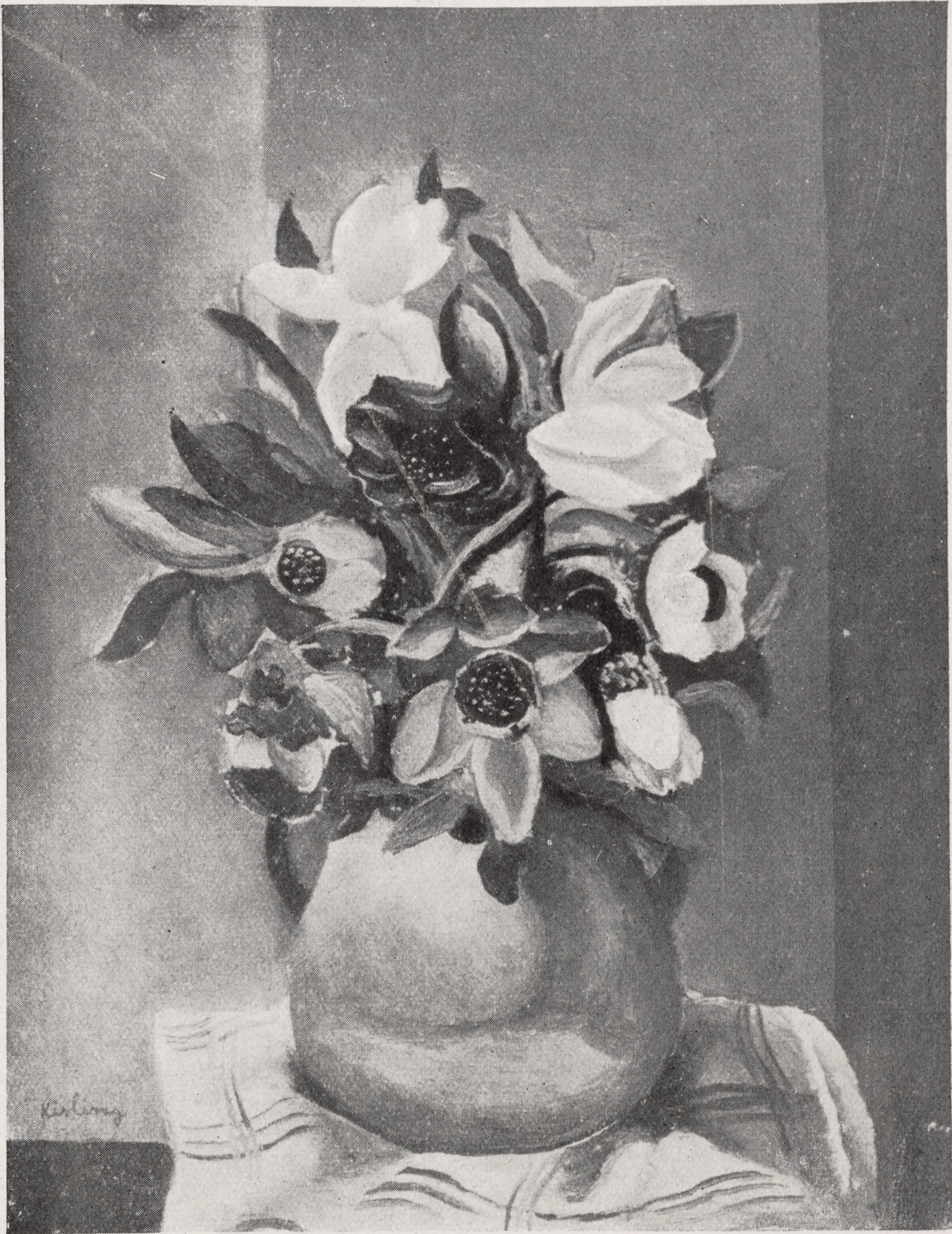
KISLING



Collection Zborowsky

PORTRAIT DU PEINTRE LANDAU

KISLING



Collection Bernheim J^{ne}

LES ANÉMONES

KISLING



RUE ORDENER

MAURICE UTRILLO

LA VILLE

*Ne vous arrêtez pas
nuage sur la ville horrible
tout y sent la poix
le bitume et le comestible*

*Belle nue d'argent
ne t'arrête pas sur la ville.
Regarde ces gens
peut-on voir figures plus viles ?*

*Ils n'ont pas volé
assassiné leurs propres frères
mais ils y sont prêts
les affaires sont les affaires.*

*L'azur dit là-haut :
« je lui pour les fleurs et les herbes
et pour les oiseaux
je lui pour les arbres superbes.
je lui pour les saints
pour les enfants et les candides
pour eux que je plains
d'être avec tous ces fratricides
Pour eux l'Eternel
a donné la splendeur aux champs
c'est pour eux le ciel
consolation des pauvres gens.*

JUSQU'OU ?

*Voici la rose rouge de mon jeune courage
voici la spirale de sang
voici les deux mains pures d'un éternel veuvage
et vous pouvez venir, ô cygnes de mes ans.*

*Cet horizon, grand verre d'eau glacée
ô face ! et vos yeux clairs
et le serpent qui vous dessinait enlacée
vision ! peut être un mal comme à l'envers.*

*La trompe sonne ! un écho la dérange
vivant ! pourquoi expire ce cœur ?
sans rien qu'il ne dirige aux colonnes des anges
sans rien qu'il infléchisse aux branles des malheurs.*

*Ni le phosphore ! ni les griffes de ces houx !
Imperturbable et fou !
Elle se meurt sans vouloir connaître aucun programme
Plonge-t-elle on ne sait où l'extrémité de l'âme ?*

ENNUI SUR LE TAUREAU D'EUROPE

A Henri Hertz.

*Tant de maravédis, escarcelles des veuves !
Tant d'habilleurs vêtus eux-mêmes de pourpoints !
Tu demandes pourquoi je ne lis Sainte Beuve ?
Je viens de Pernambouc où les rois m'ont rejoint
Ah ! pourquoi polenta veut-il dire cuisine ?
Pourquoi donc Bellovèse a-t-il fondé Milan ?
Non ! non ! couronne d'or est poids que j'abomine
Thésée ! appelle ton cheval de Tamerlan*

*Est-il un coin plus solitaire
à cheval j'irai le chercher
trop d'hommes sont au monastère
trop de femmes sont au marché
de livres dans mon belvédère
trop de papiers sur l'étagère
de viandes au garde-manger !
Ah ! je me rends ! Ecoute ! excuse mes folies !
Narcisse au doux miroir prit sa tête à deux mains
Oh ! Peste ! ô le pays de la Rose Jolie
si tu n'étais là-bas j'irais te voir demain.*

*Lord Bolingbroke est en voyage
et perd sa mule, sa mule de satin
Page, va voir ! ô mon beau page
elle est dans le bois de sapins !
elle est dans le bois de sapins.*

*Ne crains pas, lui dit une fée,
je t'en donne deux autres en or
— Non ! celle-là fut mon aimée
Merci ! madame Belphégor.*

*Et l'écho répétait en plaine
l'écho d'écho des chants du cor
et l'écho répétait en plaine
Merci ! madame Belphégor
Merci ! madame Belphégor*

MAX JACOB

Septembre 1921.

Saint-Benoît-sur-Loire (Loiret).

JEUX D'ANNEAUX

Traversant les anneaux des vagues
Au désir presque enfant
Il priait les mains jointes en avions stellaires
— Pleines de rayons soupirs d'orvet

Tandis que la meute des soupçons
Enveloppe l'incendiaire
Là-bas les tombes s'ouvrent comme des lys
Et se referment sur un bourdon
— Paresseux et sage curé liseron

Elles sont parties à la recherche
Du moine chapelier dans la barque du bourdon
Enfermé dans une chanson
Sur leurs épaules fragiles
Elles l'ont porté au cimetière
Des tonneaux défoncés
A travers la parade des rayons
Et les sons de brume

On entendait railler avec des plaintes d'archet
Des verres qui se choquaient aux parois de la lune
La nuit drapée de suie étalait un songe
Leur imagination souriait au mensonge

Elles l'ont porté au cimetière
Des tonneaux défoncés comme des lys
Sur leurs épaules de fillettes...

Seul il est resté avec son désir enfant
Le cortège de ses mains jointes en fougères stellaires
— Pour avoir voulu dépasser les charmeurs de serpents
Il rentra au couvent — Avec la joie des solitaires
Echafauda sa vie vers le désert des rires
Et composa un conte modulé sur des cordes de cristal...

*Le marchand de magie
Jongle avec les anneaux
Et l'on saute à la corde
A travers l'échelle d'eau*

Que de paroles pleurent aux bords des soirs
Que croassent des trolleys verts
A l'ombre des saussaies...

Sur la civière de mousse
Où repose un rayon
Et que les points cardinaux égaient
Des sons nouveaux ardents et gais
Sont nés autour de l'oriflamme

CÉLINE ARNAULD.

8^e TIRAILLEURS

à Garrigue Garonne.

Voici le douar, Edouard.

Les tentes sont des dominos
au long de la route nationale.
Quatre-et-six, c'est le caïd.

Chante, chante...
L'oued sautille dans les pierrailles.

Double-blanc.
Saute le fossé
Tu aurais du t'en défausser.

Une fille voilée, t'accueille.
Cueille à son torse les fruits d'or
Double-Un, la pointe de ses seins.

La demoiselle du caïd n'est pas laide
Qui fait toilette
dans l'oued.

Ou est-ce Léda ?
Un réséda à l'heure du thé,
Ce n'était qu'en tenue d'été
Un cheminot de l'Ouest-Etat.

PASCAL PIA.

ORDRE

Bonheur, engourdissement de mon cœur
Et douces plaintes,
Doux délire quotidien,
Partage absolu de ma vie ;

O permanente étreinte,
Si je me débats ce soir
Et me délivre peu à peu
De ton charme obscur et total,

C'est pour aller au-delà de moi-même
Et de moi seul.

Je redoute les choses douces
Et je veux me connaître entier.

Oh ! me nourrir encor de vous,
Aventures de l'esprit !
Silence ! et vous suivre, sillons
Que creusent les pensées.

« Abdique au délice du sein
Ou réclame ta douleur »
Mais qui me hante, qui me parle
Devant celle que j'attendis ?

MAURICE MARTIN DU GARD.

MOSCOU

I

Par moi est prolongé
Le pathos des printemps chaldéens fanatiques.
Je ne suis qu'une aiguille de sismographe,
Ezechiel modernisé.
L'Olympe et l'Olympia ne se querellent pas.
Un jardin avec les muses conservées.
Non pas des séraphins mais des calories,
Et en plus une musique exclusivement appliquée.
L'amour-artisan en sera expulsé,
Et les roses paraîtront comme des errata.
Je rêve de losanges et de disques,
D'Etats laqués d'asphalte.

Mon volant vaut plus que les gothiques,
Avec lui l'on peut espérer.
C'est maintenant que vient au monde le chasseur
Qui captura toutes les Cassiopées.
Un jour viendra où la Terre tracera
Une nouvelle spirale.
O la douce immortalité
De ce pourceau vautré dans les étoiles !
Magnificence des accouplements tardifs
Et douceur nuancées des soirées.
Je prévois la félicité
Et l'été de la Saint-Martin des hommes.
Je devine et prévois tant de choses.
Et je languis du matin au soir.
Ainsi danse la pauvre petite aiguille
Dans la boîte d'un savant très instruit.

II

Dans les neiges, en respirant la nostalgie et les fumées,
Dans les haillons de pierres,
Nous, patriciens de Rome renversée
Nous cherchons un morceau de pain et une place près du feu.
Révolution, tes lois sont dures,
Nous avons connu une nouvelle robe de bure,
La vérité fatale des pauvres d'esprit,
Et des psaumes balbutiés.
Pourquoi, mon cœur, cherches-tu à te souvenir
Ces années d'adolescence dans le monde profane.
Parmi les feux bleu-noir de Paris
Le parfum de mugets et la flamme des mains bistrées
Des tours de Florence la pierre chaude à midi
Rose comme les bosquets d'amandiers sont autour.
O ne te dépêche pas, char du soleil,
Car de la tristesse est mêlée à ta joie !
Mais les chevaux de feu galopent...
En ces jours pauvres et languissants
Je bénis la mort dans la maison paternelle,
Et les tisons dans les mains des nouveaux venus.
Elle est grande la marche des astres et des vérités.
Vers l'Orient flotte une caravane,
Et quelqu'un demeuré en arrière,
En songeant à l'ombrage de l'oasis passée,
S'arrête une minute et reprend sa marche.

ELIE EHRENBURG.

Prophéties pour 1922

Lorsque j'eus fermé les portes du métro, tous ces peuples qui ne savent pas ce que c'est que la lumière du ciel s'entendirent à merveille — et des cosmogonies nouvelles étincelèrent aux voûtes. L'âme fut dotée d'un regard et les dieux rampèrent dans l'ombre avec des lanternes incandescentes comme des drapeaux.

Nue et pelée, mais lisse et fraîche, pois dans sa cosse, œil qui regarde, petit miroir circulaire envoyant larme et lumière dans l'espace, — le Terre apparut, soucieuse avec ce seul geolier pour compagnon, cet homme si amer et si ardent, si terriblement joyeux que toutes les bêtes avaient peur de sa justice. Par bonheur l'aube n'est plus comme hier pâle et sans souffle après l'accouchement monstrueux. Une lande sèche qui se couronne de flammes, des bras levés brandissant des lances solaires et des fusils qui ne s'arrêtent pas de tirer ; une lente procession d'animaux nocturnes et sous-marins, tous phares éteints, tristes devant le grand jour qui se lève et — le Solitaire encore qui d'une main tire le signal d'alarme et de l'autre voile l'éclat de l'astre trop puissant pour ce wagon de deuxième classe.

Les rideaux cachent toujours des yeux qui guettent.

Que de stations passaient en roulant aux portières — et des pays connus où l'on n'avait jamais été.

Toute la Terre n'était donc que cela — et pas un monstre nouveau aux os de bambou, aux moustaches de soie, grand comme un haut-le-pied et doux comme une agnelle...

Les sauterelles petit-bœuf, les libellules en avions de musée manquaient aussi à ce cœur archéen et si neuf.

Lave gelée, mais qui enclôt depuis des siècles la pierre liquide plus chaude que tous les sangs des cous qui giclent...

Arrêt. — Le train roulait encore dans la tête avec des ondulations de cloches, de roches remuées.

Lorsque l'on arriva, la Savoyarde s'était tue et ne troublait plus l'air que des remous de son vaste frémissement — pur-sang arrêté par les naseaux, et qui tressaille.

Les chefs de gare étaient remplacés par des aiguilles aimantées. Dans les fossés de la citadelle un inventeur se roulait dans ses brevets désormais imbéciles. Si l'on avait écouté cet ennuque fiévreux, le ciel nous serait tombé d'un bloc sur les bras.

L'amour ne remplace pas la métaphysique.

Chacun de nos viscères tente à tour de rôle de dominer la poésie.

Il y avait naguère les peurs nocturnes des enfants qui pissent au lit. Puis le robuste appétit d'un estomac de pauvre. Encore l'activité intellectuelle des bouts de table où celui qu'on invite paie son écot en esprit.

Et pourtant la poésie est toujours un crime contre la raison, contre la nation, contre la race.

Soleil pour les insolés, eau pour les péritoniteux, cheval vert pour les chassieux, tour et cour pour les ocieux, nuit pour les cabotins, lumière pour les honteux, humidité pour les tousseux, passé pour les passés, futur pour les futurs et mal pour le mal, — contrariant toute volonté de salut, fourche qui vous enfonce dans votre bain salant, dans votre bave brûlante jusqu'aux dents.

Combien de cœurs unis, Monsieur l'Abbé, au Concile ?

Une poule qu'on écrase avec tous les œufs qu'elle devait pondre — bande de mitrailleuse au ralenti. Hélas, j'ai gâché plusieurs vies !

Un gros chien aux yeux pleins de larmes vient sur les rails juste en ce moment... — un choc très léger et me voilà dominant une émotion d'automobiliste.

Ami, tu as pris ce chien-là pour un homme : il est trop tard.

Nulle part on n'est mieux pour rêver qu'à la conduite d'une locomotive : les signaux passent aux oreilles, rouges, blancs et verts. Ils crient des choses qu'on n'entend pas et il y a des sonneries qui simulent des crises de nerfs.

Le jeu est de n'y point faire attention.

Ne donnons aucun regard aux signaux si nous voulons aller *au-delà*.

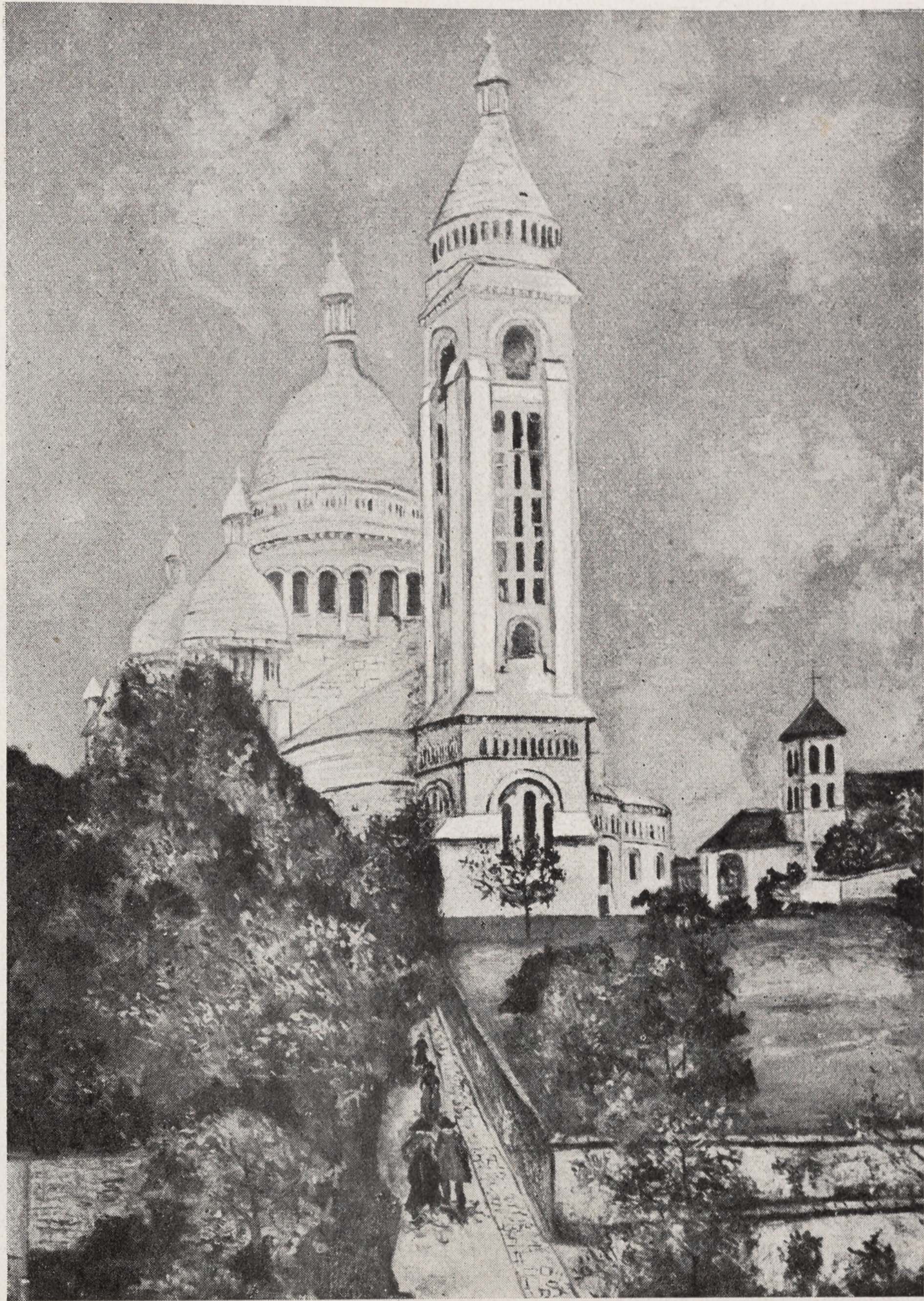
Je ne veux point arriver quelque part, mais au-delà des banlieues aux papiers gras de littérature.

Beaucoup s'assoient au milieu des vestiges ferblantiers de l'autre dimanche et les voilà *arrivés*.

Maints et maints vont à la découverte par le train de Ceinture, et les voilà tout de suite arrivés !

Le timonier ivre comme les étoiles qui dirigeait le grand navire selon le rythme de sa chanson, c'est mon ami qui ne craignait ni gouffres, ni terres, ni récifs et qui aurait coupé en deux tous les bateaux aveugles de son océan.

Qu'on se range là devant — tout l'équipage a bu la déraison et chante d'une voix rythmique ; le timonier a des visions : que d'yeux sur la vague encyclique. Que d'yeux, que de beaux yeux jusqu'ici nous avons aimés.



MONTMARTRE

MAURICE UTRILLO



ÉGLISE DE FÈRE-EN-TARDENOIS

MAURICE UTRILLO

Les signaux sont aussi des yeux, et les rideaux qui bougent quand je passe.

Force contenue, vous faites tressauter les poitrines — peu se faut qu'elles n'éclatent dans l'espace.

Sans but qu'une surprise sans cesse renouvelée, suivre les rails qui s'enfoncent — aiguilles dans l'océan.

L'eau et le ciel, on s'y méprend.

Sans but, quitter le sol à force de vitesse — et entraînant la terre dans l'aspiration d'une longue paille de cocktail — à travers l'espace courbe ne chercher rien, rien, rien, que le hasard d'un choc ailé qui m'émiette.

PAUL DERMÉE.

L'avenir de la violence

Bien aveugle, au gré des philosophes pessimistes, qui ne distingue le fondamental antagonisme qui dresse l'une contre l'autre les deux moitiés de l'espèce : les forts, à qui la fraîcheur épanouie de leurs muscles crée l'obligation de les éprouver dans l'attaque, et les faibles, qui satisfont leur goût présentement trompé de la violence active dans les délices de la résistance. Pour ce que la lutte est le propre de l'homme.

Où il apparaît cependant que les amers philosophes abusent du droit que le bonnet pointu leur confère d'irriter nos illusions, c'est quand ils affectent de penser, ce qui n'est rien, ou prétendent poser en dogme que cet instinct de violence n'ayant rien cédé de soi à travers les âges, il continuera fatalement de s'affirmer dans l'avenir équipé de même sorte, armé pour l'immuable plaisir d'épancher du sang sous la même acclamation des prudents spectateurs excités.

Or, la lutte singulière *pour rien*, pour la joie, pour la palme, a évolué. Ce qui ruine la théorie de la violence s'engendrant et se contentant de soi, c'est la nécessité où quiconque en use se trouve aujourd'hui de donner à sa clientèle des raisons qui l'en justifient et, proprement, l'en excusent (1). La violence agressive nie ou travestit ses mobiles, et c'est ici sa faillite. Si manifestement qu'elle attaque, elle professe qu'elle répond à un défi ou se prémunit contre une entreprise. Hypocrisie qui ne change rien ? Qui change ceci : que, moyen de domination au service de chefs ambitieux de gloire ou de profits, elle doit compter, pour se perpétuer, sur une permanente obstruction

(1) A la veille d'une bataille, Napoléon dit : Nous trouverons chez l'ennemi un immense butin. Joffre dit : L'indépendance nationale est menacée. Hindenbourg aussi d'ailleurs.

des yeux et des esprits. Or, si peu qu'on fasse crédit à l'intelligence gobeuse des hommes, on ne peut méconnaître qu'elle tend à se libérer. Ainsi l'astuce des maîtres ne leur est pas une définitive cuirasse. C'est un voile à peine, un voile à mailles grossières. Il trompe un jour ou un siècle il ne garantit que dans le temps et dans la mesure où il parvient à tromper.

Il y a une nouveauté honorable, et qui est celle-ci : l'épée seule ne peut plus rien. Elle a besoin du secours de la parole.

Le temps n'est vraisemblablement plus éloigné où dans l'affection populaire, le héros de parole ou de plume aura tout à fait détrôné et remplacé le héros d'arme, que la guerre même délustra. Le maréchal à panache chatouille l'œil aux défilés, sans plus, comme la pourpre cardinalice aux solennités où l'Eglise trompe son regret des prestiges périmés. L'élève-bombardier aérien fait moins rêver les vierges par la martiale pâleur de ses vingt ans prédestinés que par ce qu'une sorte de proxénétisme des Etats-majors lui accorde d'ajouter d'élégant débraillé à la séduction des vieux indigos. Le crépuscule des dieux armés est plus avancé que ne l'aurait dû permettre le rétablissement des fanfares insidieuses.

Les vainqueurs de demain, tout indique que les chanteurs de los les iront quérir chez ces pâles jeunes gens qui sortent emmitoufflés et les yeux creux, avant l'aube, des salles de rédaction surveillées par la police d'Etat. Leurs exploits, qu'on se citera, ce sera une phrase, lourde de sens et de foi, qui ébranle tout ensemble et construit. Ils n'auront que de l'encre aux doigts. Mais elle émouvra plus qu'une bosse aux casques des dernières Iliades.

Nous aurons alors des héros de plain-pied, déchiffrables à l'œil nu, mêlés à nous, familiers et pauvres. Le goût de l'héroïsme en sera moins répandu, puisque désormais d'un profit nul ; et ce sera justement tout le salaire des héros, de se connaître rares.

Dans ce temps-là, où l'idée n'aura d'obligation qu'envers soi-même et de frayeur que de se mal traduire, un homme comptera au nombre de ses droits les moins tributaires du gendarme illettré, celui de déclarer toute guerre qu'il se manifestera personnellement en puissance de soutenir. Tout défi sera tenu pour légitime et respectable, puisqu'il engagera ce qui vaut pour un lutteur de la parole plus que la vie elle-même pour un guerrier : une réputation intellectuelle, et la sienne propre et non pas d'autre en son lieu.

Personne ne sera empêché de rien. L'erreur, l'erreur elle-même, elle aura toute licence ; mais libre aussi l'ingénuité qui, comme dans le conte d'Andersen, au passage du roi « vêtu de jour », voudra crier : « Le roi est nu ! » Et le troupeau même sera libre d'apporter son encens à la gouge, mais il la saura gouge.

— Vous n'aurez rien changé. La parole comme l'acier, tue. On

tuera donc, dans votre République libre ? » Pardieu oui. Mais d'abord, la parole est un procédé de meurtre qui n'est pas à l'usage de la brute primaire. Elle marque ainsi un progrès notable sur l'épée du maréchal-académicien, qui n'est rien de plus après tout que l'épieu de l'ancêtre, revu et corrigé par Falize. L'oplithe ne tuait pas autrement que le Scithe, ni le fantassin (bleu-horizon ou feldgrau), représentant d'une civilisation raffinée, que le sénégalais en qui la fureur simiesque perdure, pure de toute concession. La flèche, le couteau, le pistolet, l'obusier déploient leur vertu au gré même d'un homme ivre dont la main tremble, même d'un enfant, même d'un fou. Mais ne tue pas avec la parole qui veut. Essayez.

On voit bien venir l'objection. Et ceux qui s'entêteront à conserver par devers eux une flèche, un couteau, un pistolet ? Les désarmerez-vous avec de l'éloquence ?

Nous n'avons pas cet absurde dessein. Mais nous ne donnerons aux chiens enragés, aux sangliers et à tout ce qui garde, par destination et contre son gré, mâchoire, griffes, défense, que leur juste importance. Nous aurons des valets et une meute, pour la chasse. Nous paierons pour qu'on nous garde. Mais nous ne proclamerons point sur le mode lyrique que la suprême grandeur est de japper bien ou de planter des crocs drus dans un mollet, ni ne pavoiserons le chenil, et, pour ce qui est des valets, nous veillerons à ce qu'ils demeurent valets, et commandent aux chiens, non à nous.

ALEXIS DANAN.

Le don de Paris

Au creux des mousses, au nid des sources, dans l'eau minutieuse qui jaillit de terre, c'est là sans doute que se forme l'esprit mystérieux de l'Île de France.

La lumière y est plus aimable, elle danse dans les arbres et roule en ondes sonores sur les surfaces qu'elle anime. Elle joue dans les clochers et met des fleurs aux murs et aux pavés.

Sans métaphore, c'est ici qu'on vient chercher la lumière. Elle simplifie la vision des choses, limite le raisonnement au stricte bon sens et crée, l'ordre. Un peu de nonchalance, et ce consentement bienveillant que donne la certitude d'une force intelligente et souple.

* * *

UTRILLO, projette sur ses tableaux une fine poussière de couleur. Devant ses toiles, il rêve; et je lui parlais de son métier : « J'aime ça.

Je suis heureux. Ce mur m'a donné bien du mal, mais il est tel que je le voulais et je suis satisfait de mon œuvre ». Il voit le monde avec des yeux d'enfant heureux.

Il fallait y être né pour chanter sans vulgarité, le pittoresque parisien où triomphe l'anecdote banale.

Voici une rue. Elle a son visage de tous les jours et cependant il y a une fête dans les arbres et les maisons sont pavoisées aux couleurs du prisme. Voici, devant une place vide où se tordent quelques arbres aux troncs corsetés de fer, une église. L'air est immobile et recueilli, il semble qu'on attend la révélation d'un esprit invisible et présent, la religion règne. Et s'il exalte le Sacré Cœur en grand jet blanc, c'est en féerie populaire, au milieu de petits personnages de fables, parmi les aimables bosquets de la butte Montmartre.

Il est l'un des champions de cette renaissance de la peinture populaire, de cet art populaire qui s'affirme puissant et proche le goût des plus raffinés. Peinture qui possède la grâce des images d'autrefois, la candeur de ce qui est neuf et vierge, voilà ce qu'il sut conserver en conquérant la matière qui, sous son pinceau semble docile et souple, mieux, il semble en ses toiles que la matière soit heureuse. Si l'on souhaite trouver souvent chez certains une perfection, ici, la simplicité nous arrête et nous satisfait. L'œuvre d'Utrillo est repos et joie.

Il emploie la couleur selon la seule loi de ses yeux. Il pense peu, nullement animé d'une froide raison, mais il est spontanément sensible et juste. Nul esthétisme. La composition naît au gré de sa fantaisie, elle a l'ordre de sa candeur, comme son dessin est à l'image de la nature. La transposition est minime, faite uniquement de sujets ramenés aux éléments les plus simples et les plus naturels. La pâte a des chatoiements de soie et la matière est reprise et travaillée jusqu'à perfection, jusqu'à l'identité presque absolue du modèle et de l'œuvre.

Il n'est pas un peintre dont l'œuvre soit plus dépouillée de la volonté de faire une « œuvre d'art » que celle d'Utrillo. Il n'y en a pas de plus variée, de plus modestement riche, et d'une matière plus rare. En lui, tout ramène à plaire, tout séduit comme un beau matin de Paris.

S'il vous arrive de grimper vers la Butte, au printemps, vous serez étonné d'y sentir l'odeur des lilas et de la campagne. Les maisons sont d'un autre âge, et les gens ont les mœurs d'un lointain autrefois, on s'interpelle de porte à porte, les rapins existent encore là-haut, des petites filles meurent d'amour, le vin y est bon et les femmes désintéressées. Car il n'y a pas de quartier plus vertueux que les hauteurs de la Butte qui restent villageoises. Les artistes s'y communiquent leurs œuvres, moins dans un but d'admiration mutuelle, que pour le soin de les discuter et de les parfaire avant de les livrer à la grande

ville. C'est là que firent leur veillée d'arme, les plus purs poètes d'aujourd'hui et que les meilleurs d'entre les peintres modernes trouvèrent les thèmes plastiques qui devaient doter l'art de valeurs nouvelles. C'est pourquoi les plus intransigeants, ont une secrète affection pour l'œuvre d'Utrillo, peintre de Paris et de Montmartre, berceau de pensée et d'amour.

* * *

KISLING a patiemment écouté la leçon des maîtres. Puis un jour, il est parti seul dans la forêt où les arbres chantaient leur sève. Il a tué le dragon, mais personne n'en a connaissance. Un jour Mime où quelque Thersite, s'écriera : « Voyez, j'ai tué celui qui détenait la porte fermée. Voici sa peau. Elle est à quatre dimensions et située hors le temps et l'espace ».

Il est entré dans Paris, avec, aux yeux, une candeur d'archange. Sa beauté était proverbiale, et les femmes traversaient la rue pour venir l'admirer. Il fut enfant prodige et, peut-être est-il le champion de la jeune peinture réaliste, car il a tué la peinture métaphysique. Il a, avec la matière une sorte de sincérité, il lui fait directement exprimer ce qu'elle possède en puissance.

Cela s'appelle de la force. Il est le plus ardent et le plus vigoureux de nos jeunes artistes. C'est à dessein que je reproduis une toile de 1918 qui fait songer à ces « Effarés » de Rimbaud, tremblant au vent d'hiver. Il y a là un sujet, une anecdote, sans aucune banalité, et qui se justifie par la remarquable composition du tableau. Mais dans le « portrait du peintre Landau » on verra avec quelle puissance se jouent les formes dans cette harmonieuse composition. Les mains ont ce vécu des vieux maîtres, cette humanité qui vivifiait les personnages de Baldung et de Cranach. Le buste du personnage, vêtu d'un veston pourpre exalte par opposition la tête fine et délicate d'un rêveur. Le sujet est situé, assis par ses judicieuses proportions et d'une remarquable intensité.

La caractéristique de ces œuvres est une scrupuleuse véracité de l'esprit. La seule transposition est due à l'œil qui voit clair, à l'homme qui pense grand. En lui, la force est issue d'un équilibre que je voudrais essayer de définir ici.

* * *

Down town, vers la rue des Rosiers, ou l'East End, sur le pas des portes, sourient mystérieusement des petits enfants et de grosses vieilles. Les pieds sont mal chaussés, de tristes jupes sombres et des caracos violine, habillent des poupées immobiles. Elles semblent perdues, tant leurs grands yeux veloutés brillent d'une étrange extase, vers un rêve sidéral, Jérusalem promise ou richesse qui ne se refuse jamais

totalément aux audacieux. La tête est mince, aristocratique, et d'un métal ardent. La passion y vit.

Quartiers juifs de Paris. de Londres, de Mayence ou de New-York, ont vu passer ces êtres où la misère est commune, jamais la vulgarité ni la bassesse.

Le respect des anciens, l'obéissance à la loi les préservent de la déchéance où sombrent les peuples de l'Orient. Ils conservent les coutumes séculaires. Le vendredi soir, toute besogne suspendue, à la vaste table, autour de l'ancêtre qui couvre sa tête et se recueille pour la prière, on mangera les plats consacrés, le potage aux kneidlich, la carpe à la yid, et la natte de pain sablé de cumin. Vienne l'étranger ou le schnorer, il aura sa place et jamais ne partira sans un bon mot.

C'est que ces êtres accordent à la vie une suprême confiance. Les grands problèmes éternels ayant une fois été discutés par les Sages, ils en tirent le maximum aux fins de leur bien-être. Ils ne sont ni plus subtils, ni plus habiles, ni plus intelligents que les autres peuples, chrétiens ou arabes. Mais ils ont sur eux pour avantage le sens des réalités et le respect de la vie, qu'ils exaltent, progéniture ou œuvres. Etrange peuple aussi qui néglige le nom et n'aide point à la fortune de ses fils les plus géniaux.

Kisling ne rendra pas Jérusalem aux Juifs. Mais il est bien capable de leur donner le plus grand peintre que la nation ait eu depuis Rembrandt. Il veut ramener Adam et Eve dans le Paradis terrestre, qui devait être de la couleur de ses paysages. Les arbres étaient plus verts et le ciel d'un bleu définitif. Et le vent qui dansait, mettait aux rivières des joyaux d'écume, et les chiens avaient la face de Jéhovah, et l'homme et la femme ne pensaient qu'à l'amour. Et vint la misère. Les petits eurent faim. La mère couvrait cependant ses épaules de robes de fleurs afin que l'homme ignore sa désespérance, et parfois, elle ouvrait son manteau pour montrer sa nudité qui était radieuse. Connaissance de la femme. J'ai vu, j'ai vu Kisling, trembler devant sa toile, d'ardeur et du désir de faire plus beau un corps modelé pour l'amour. Je l'ai vu chercher sur sa palette, des couleurs dignes de draper Vénus, car il a la volonté constante de parfaire ses œuvres.

Voici un peintre qui compte à peine trente ans, et dont le nom est connu de tous les artistes jeunes du monde entier. Son atelier reçoit la visite de tous les novateurs, de tous ceux qui s'attachent à une création ardente. Et pour moi, en voici la raison :

A des dons, à une nature forte, Paris ajoutant sa mesure et son ordre a su tempérer la passion. Au moment où s'élaborent des offensives étrangères contre l'art français, la preuve par neuf est là : arrivé à la vie des arts, avec des qualités brillantes, Kisling a trouvé ici cette suprême harmonie qui est le don de Paris.

FLORENT FELS.

De l'Allemagne

L'Europe est une motte de terre usée qui s'effrite de toutes parts.

En Allemagne l'esprit souffre avant tout de fatigue générale. Une guerre perdue, puis, ce qui est pire, une révolution avortée ont fait des sceptiques. La guerre offrait à nos couveuses littéraires, ainsi qu'à la canaille poétisante une occasion multiple d'émotions crapuleuses. Presque tous nos hommes de lettres ont fait faillite devant la révolution et les quelques exceptions, qui en saisirent les rênes se sont lassés au jeu. On peut dire que nos auteurs vivotent une petite vie anonyme. Les livres à succès furent de gros volumes farcis d'un feuilletonisme pseudo-scientifique. On offrait entre autres, un tour du monde philosophique et mystique en deux volumes valant leur poids. Chez nous la philosophie est devenue matière à journalisme c'est-à-dire qu'elle sévit d'une façon plus inquiétante encore qu'autrefois. Les livres scientifiques à vrai dire, restent relativement anodins ; cependant la platitude scientifique règne chez nous à l'état épidémique. On sue son âme dans des phrases insaisissables, dont l'absence de clarté fait le succès.

M. Tagore est l'auteur allemand le plus lu. Il offre de tout : un libéralisme n'engageant à rien, des clichés théosophiques qui permettent dans une maison publique de soutenir une conversation sur les vedas et du Sankyam, puis un exotisme d'art appliqué à l'usage des jeunes filles équivoques. Après ça on nous dota d'une bedonnante compilation historique sous le titre de « La décadence de l'Occident ». Jadis on lançait des plaidoyers enflammés en faveur de l'évolution ; aujourd'hui on pratique la dégénérescence ; ce fut un accouchement posthume du bel esprit scientifique. L'auteur entretient le dilettantisme de son lecteur à coup de comparaisons et d'analogies historiques. Les faits y sont si bien laissés dans le vague — ce que nous appelons volontiers de la spiritualisation — qu'ils se plient facilement à toutes les métaphores. L'auteur appelle morphologie de l'histoire cet amas de comparaisons prolixes, qui me rappelle les compositions des forts en thème. Les notions générales n'ont toujours pas perdu leur influence calmante étant toujours plus vagues que les notions particulières.

Les véritables causes de ces succès ronflent sous les draps de la situation politique. L'esprit qu'on aurait mis dans ces livres en aurait infailliblement compromis le succès. Nous appelons esprit, une espèce de mixture à pudding, mollassse, un lieu commun qui ne se contrôle pas. Après la défaite il est flatteur de penser que la faillite du pays signifie la fin du monde entier ; une politique d'imbéciles ayant fâcheusement compromis le présent, il est particulièrement doux de s'étendre sur les vedas et le tâoïsme. Romantisme historique somme toute qui n'inspire

que des choses contraires aux réalités. Très amusant, du reste, ce peuple qui a ses assassins politiques, découvre de vieux mystiques et demande sa bénédiction à M. Tagore ; mais voilà ! La canaille paie ces illusions falsifiées qui, sans l'obliger la délivre d'elle-même en la grisant d'un pathos facile sur le passé. Nos affairistes hystériques, du reste, ne digéreraient guère une littérature d'actualité. Pour écrire le roman de la révolution on chambarde la Chine mystique. A la place d'un vieux torchon de président on amène le grand Lama Thibétain ; on le met à la place du Hohenzollern.

Mais nos auteurs manquent eux-mêmes de direction ; avant la guerre ils écrivaient déjà des livres d'un humanitarisme facile ; on suait la bonté et la dissolution de la forme. Les événements politiques éclatèrent, mais les auteurs se montrèrent au-dessous de leur tâche. On s'était fait une manière ; on exprimait les réalités de l'esprit par les constructions de mots ; ce n'était de fait qu'un style de journaliste tronquant les phrases et supprimant l'article à l'exemple des insertions de journaux. En omettant l'article, on faisait preuve d'esprit ; en le pratiquant on était taxé de réactionnaire. Celui qui appelait balai un balai n'était qu'un imbécile digne d'une maison de santé ; ceux par contre, qui chantaient en lui l'âme des hanches d'onix passaient pour géniaux. Le public toutefois, porta quelque intérêt aux choses de la guerre ce qui lui fit oublier cette révolution littéraire. Ce fut une déception. Et pourtant il y a quelque chose en Allemagne qui pourrait s'appeler littérature ; un quelque chose mal payé, grelottant, qui passe inaperçu et reste sans effet ; les moyens paraissent épuisés. Cependant quelques optimistes tâtèrent d'un dadaïsme de brasserie ; ce fut un avortement faute de scandale. L'auteur le plus dionysiaque serait découragé par l'indifférence stupide de notre public.

L'analphabétisme des nouveaux riches par contre, se rua sur les tableaux. Ici l'arriviste crut pouvoir se passer d'intelligence et de jugement. Un clin d'œil ne suffit-il pas à toiser un tableau ? Quant à l'appréciation, sa valeur est cotée sur le marché. La manière de l'expressionnisme allemand offrait une netteté d'affiche. Ses couleurs mécaniques faisaient bailler les esprits cultivés mais son déséquilibre brutal remplissait d'aise les hommes nouveaux. Le procédé tourne naïvement autour des problèmes de l'espace, qu'il ne soupçonne pas, et se plaît à enfler des effets vulgairement littéraires. Des affiches à métaphysique de camelote. L'expressionnisme allemand est une peinture de fauves attardés et surfaits. Nous continuons à faire de la peinture expressionniste comme avant la guerre, avec, peut-être, un peu plus de routine. Mais c'est de l'art de seconde main. A peine si un peintre expressionniste a saisi un problème important de l'espace. On se contente de cuisiner

un exotisme de nègres extasiés. Au début on discutait encore vaguement quelque idéologie ; depuis, l'expressionnisme est classé parmi les bonnes affaires. C'est ainsi que, durant des années on s'est complu dans un exotisme de foire aux pains d'épices. Acôté de tableaux gras de couleurs, on parle d'Ingres à tort et à travers, sans que les toiles trahissent la moindre compréhension pour le maître. Nous pratiquons une peinture qui manque de tradition technique et formelle ; nous titubons d'un mot d'ordre vers la mode. Le cubisme français fut la manifestation d'une évolution logique, tandis que nous boitions à sa remorque. Le cubisme brisa quelques vieux trucs d'ateliers ; l'expressionnisme allemand par contre, se plaît à broyer des tubes de couleurs sans dégager aucune clarté spirituelle. On cultive l'état primitif de manants extatiques. C'est une peinture à l'adresse de parvenus confus, désireux de jeter un coup d'œil pressé sur de grandes toiles chargées de couleurs ; et l'on cherche toujours les qualités monumentales dans les dimensions des toiles.

Nous nous ennuyons.

Nous avons nos maîtres patentés de l'expressionnisme avec leurs biographes respectifs. L'expressionnisme allemand se manifeste avec le même tapage et la même banalité avec laquelle feu l'impressionnisme berlinois coulait sur les toiles. Je laisse de côté les exceptions intéressantes. Un aspect général s'imposait tout d'abord.

En Allemagne, l'intérêt du public est absorbé par les questions techniques et politiques. L'art végète en objet de luxe secondaire qu'on paie mal.

Ne nous le cachons pas : la langue et la couleur sont aussi usées que l'idéologie. Nous sommes donc moins heureux que sceptiques.

Nous ne croyons même plus au bluff du scepticisme ; les moyens dont disposent les arts ne suffisent plus à nous étonner. Le geste le plus audacieusement extatique se heurte toujours à l'éternel : est-ce tout ? Picasso, le plus intelligent des peintres contemporains a démontré qu'un seul style ne suffisait plus à notre complexité chaotique ; il se nourrit de formules et de moyens contradictoires, niant par tel tableau la valeur de tel autre. Non pas qu'il manque de caractère, il est simplement éminemment moderne. La tradition des moyens artistiques ne nous dit plus grand chose ; nous ne croyons pas aux dogmes accommodés par l'histoire. Si, depuis quelques années, on souligne surtout la fonction de l'espace, des idées et des morts cela rappelle quelque peu la morbidité des tuberculeux ; l'effort tendant à vaincre l'espace rigide et l'équilibre platonique de l'idée n'aboutit en dernier lieu, qu'à l'artério-sclérose du temps et de notre petite vie.

CARL EINSTEIN.

Dernières heures

Au cours d'un voyage de documentation en Normandie, il m'a été permis de constater la disparition d'une toile de Philippe de Champaigne, précédemment accrochée dans une Chambre correctionnelle du Palais de Justice de la ville de Rouen.

Le gardien-chef de ce monument a été incapable de me faire connaître le sort de ce tableau.

Les œuvres d'art sont propriété nationale. On doit au public la justification de leur destinée.

Afin que le contrôle du public intéressé puisse être permanent,

afin de faciliter les recherches des artistes, écrivains et amateurs d'art, je demande qu'il soit établi :

Un répertoire général et complet de nos richesses artistiques ;

comprenant la nomenclature des monuments, églises, musées, collections publiques et *privées*, avec la désignation détaillée des œuvres d'art qu'ils contiennent.

Nulle recherche n'est possible sans cela.

Nulle « Histoire de l'Art » ne pouvant être complète sans la connaissance *totale* de l'œuvre des artistes, maîtres ou inconnus, qui ont, par leurs travaux décidé de la grandeur du génie artistique français.

Je demande à M. le conservateur du musée du Louvre, si les faits suivants qui me sont signalés, sont exacts :

« Au moment où ceux qui avaient accepté de présider aux destinées du pays, fuyaient vers Bordeaux, d'importantes toiles du musée du Louvre, furent roulées, placées en des caisses de métal, calées par des matelas de foin, puis expédiées sur Toulouse.

Lorsque ces caisses furent ramenées à Paris, on constata que *le foin de plusieurs caisses s'était enflammé, détruisant ou détériorant les toiles* ».

Ces faits sont-ils exacts ? Les distingués fonctionnaires de l'administration des Beaux-Arts seraient-ils inconsciemment dadaïstes et auraient-ils répondu activement à la formule « Faut-il brûler le Louvre » ?

Je demande si, parmi les lecteurs d'ACTION il s'en trouve pouvant nous prêter gracieusement une bonne machine à écrire.

Nous recevons une lettre de M. Paul Guillaume, qui nous prie de faire savoir que les toiles de Vlaminck et de Derain, reproduites dans le précédent numéro d'ACTION appartiennent à sa galerie.

Je demande pour un jeune écrivain, une situation de secrétaire, bibliothécaire ou précepteur, pour Paris, province, étranger ou voyages.

FLORENT FELS.

SIGNAUX

DE FRANCE ET DE BELGIQUE

Revue de Littérature paraissant
le 1 de chaque mois en fascicules
de quarante-huit pages au moins

COMITÉ DE RÉDACTION :

ANDRÉ DE RIDDER, FRANZ HELLENS
ANDRÉ SALMON, PAUL GUSTAVE VAN HECKE

Direction pr la France
ANDRÉ SALMON
6, Rue Joseph-Bara, 6
PARIS, VI^e

Direction pr la Belgique
FRANZ HELLENS
1385, Ch^{sée} de Waterloo
UCCLE (Bruxelles)

DANS LES PREMIERS FASCICULES, A PARTIR DU 1^{er} MAI :

Proses, vers et notes de : André Salmon, Jules Romains, Max Jacob, Paul Morand, Blaise Cendrars, Jean Paulhan, Neel Doff, Franz Hellens, Fernand Crommelinck, P.G. van Hecke, André de Ridder, Melot du Dy, O. J. Perier, Paul Fierens, Léon Chenoy, etc., etc.

L'Administration et les Bureaux de la revue se trouvent à ANVERS, chez l'éditeur L. OPDEBEEK, 47, rue St-Willebrord. Bureau de l'Administration à PARIS : 39, rue de l'Arbalète, V^e.

Prix de l'abonnement : 30 fr. par an.
20 ex. sur Van Gelder à 100 fr. l'abonnement.

Ouvrages reçus

L'Entrepreneur d'Illuminations. André Salmon. Edition de La Nouvelle Revue française. — De ce que, dans la construction d'aucun de ses romans, M. Salmon n'a accordé autant d'importance à l'intrigue qu'il n'en accorde dans celui-ci, on a accoutumé de le considérer comme le plus réalisé. Peut-être serait-il malaisé de contester qu'en cette œuvre M. Salmon marque plus qu'en tout autre son talent dramatique, tels de nos écrivains les plus dramatiques n'écrivent jamais pour le théâtre; et, s'aidant de l'intrigue de l'Entrepreneur d'Illuminations, on pourrait fort bien écrire une pièce. Mais la valeur des livres qu'écrivent les poètes est presque toujours dans leur poésie; et quel romancier contemporain est, plus que M. Salmon, un poète? L'obligation de ne plus s'exprimer en vers a donné à sa poésie plus d'étendue sans en changer les caractères: le pittoresque et la nostalgie. La nostalgie! M. Salmon excelle à exprimer ce qui, dans une époque ou dans un milieu peut être prenant; et ses personnages sont possédés d'un diable minutieux qui augmente autant leur désir qu'il le rend précis. Chacun de ses livres est l'expression d'un désir ou, ce qui est bien près d'être d'un regret: *Tendres canailles, La Nègresse du Sacré-Cœur, le Manuscrit trouvé dans un chapeau, L'Amant des Amazones, l'Entrepreneur d'Illuminations*

La figure singulière du douanier Rousseau n'a-t-elle pas retenu étrangement l'attention de M. Salmon? Chacun de ses personnages est semblable au vieil homme dont le génie ne se révélait qu'à ceux qui l'aimaient. Habitants familiers d'un mystère ironique, ils sont l'expression merveilleuse d'une atmosphère et ne nous font connaître leurs souvenirs que pour nous faire regretter de n'avoir pas vécu toujours dans des images naïves, méticuleusement enluminées et souvent enchantées.

Insulté par un peintre de miniatures, Raymond Lulle le condamna à ne plus pouvoir peindre avec d'autres couleurs que celles du ciel; le malheureux en mourut. Plus savant, M. Salmon qui ne montrera jamais des hommes réels, invente pour notre plaisir de si séduisants fantômes que nous réservons pour leurs illusions le meilleur de notre admiration. André MALRAUX.

Le Pimandre. Hermès Trismégiste. Edit. : La Sirène. — Un des ouvrages qui nous permettent de considérer le monde sous les espèces de l'Eternité. La tradition alexandrine ou le mysticisme panthéiste de la Judée se pare de toute la beauté hellène dans ce

ÉDITIONS SÉLECTION

— 62, RUE DES COLONIES, BRUXELLES —

PARUS :

Les Écrits du Peintre James Ensor

500 exemplaires sur papier Hollande Van Gelder, ornés de 36 dessins du maître... Prix : 45 fr.

La Femme au Prisme

Rubriques et Poèmes par Franz Hellens

Tirage exclusif à 100 exemplaires sur l'papier Van Gelder, ornés de dessins de LÉON SPILLIAERT... Prix : 20 fr.

Miousic

Sept poèmes à la louange de la musique baroque, par Paul-Gustave van Hecke

100 ex. sur papier de Hollande, illustrés de sept dessins rehaussés au pochoir par Géo NAVEZ. Prix de souscription : 35 fr.

Fraîcheur de Paris

par Paul-Gustave van Hecke

Un poème en plaquette 8°, illustré de cinq dessins hors texte et seize ornements par GUSTAVE DE SMET. 200 ex. sur papier de Hollande Van Gelder Zonen. Prix de souscription : 25 fr.

La Graine Jaune ou en Marge du Temps

Un cahier grand format sur papier du Japon, contenant vingt bois originaux de JOSEPH CANTRÉ 100 ex. numérotés et tirés à la main par l'artiste et signés par lui. Prix de souscription : 200 fr.

SÉLECTION

(Chronique de la Vie artistique)

Revue d'Art Mensuelle, illustrée. Sous la rédaction de ANDRÉ DE RIDDER et P. G. VAN HECKE. Abonnement : 30 fr.

dialogue de l'âme divine en ce qu'elle a de plus humain et l'homme en sa formule la plus divine. Vêtue des plus nobles images, la Pensée de Tout se manifeste et les enseignements se déroulent dans un calme d'immortalité.

Au faite de l'ouvrage un Chant Mystique fleurit qui offre à Tout le sacrifice des puissances et des énergies humaines ; et la plénitude de la forme, la majesté de cette libre élévation vers la Cause de toutes causes nous transporte hors de l'espace et du temps.

La traduction de M. Georges Gabory ne trahit jamais la haute pensée qu'il s'est donné la tâche de remettre sous les yeux de ses contemporains. La forme de sa traduction est aussi proche que possible du texte et c'est là son plus bel éloge. Il sied de lui souhaiter le public qu'il mérite, tous ceux qui pensent et qui cherchent et si ce faible nombre lui paraît trop restreint, qu'il lui soit donné cette joie de montrer le chemin des étoiles à ceux qui ne le cherchent pas encore, mais qui ont besoin de le trouver.

Sainte Thérèse. Commentaires sur le Cantique des Cantiques. Edition Crès. — Entre tous les mystiques, Thérèse de Cespèdes est celle qui a laissé le souvenir de l'âme la plus ardente, du poète le plus passionné par l'amour divin. Son Cantique des Cantiques nous montre son âme entièrement soumise à l'Époux que, dans la terminologie cérémonieuse de son temps et de son pays, elle appelle « Sa Majesté ». Rien ne s'interpose entre son cœur et son amour et c'est dans la direction de ses filles qu'elle fait fleurir son inspiration, comme un lys de flamme élancerait sa corolle en plein ciel pour guider le vol d'anges papillons.

Plus âpres, les Treize poèmes qui complètent le volume manifestent dans toute sa force cette nostalgie de mourir qui est le plus profond sentiment catholique. Colombe blessée et gémissante, la grande amante du Christ appelle de tous ses vœux les souffrances qui l'approchent du Bien-Aimé et la mort qui doit la joindre à Lui.

Dialogues de l'Ami et de l'Aimé. *Raymond Lulle.* Edition Crès. — Le docteur très illuminé, transporté dans l'Amour divin avec la même ardeur qu'il avait employée dans des tendresses plus terrestres, épand son âme harmonieuse dans la passion et l'afféterie des troubadours de son pays. Mais combien ici la passion est dévoratrice et réelle ! et c'est avec une certitude attestée depuis par le martyr que Raymond Lulle peut dire avec l'Ami : « Ami, possèdes-tu quelque trésor ? » l'Ami répondit que son Aimé et son amour étaient son trésor. Ami, possèdes-

Les Éditions G. CRÈS & C^{ie}

MAISON DE DÉTAIL :

116, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e)

RENÉ BOYLESVE, de l'Académie Française

Les Bains de Bade

1 volume in-8° orné de 37 dessins dont 9 hors-texte, par GEORGES BARBIER, gravés sur bois par HUBERT, et tirés en plusieurs tons par E. MORIEU. 1100 ex. (dont 100 hors commerce) sur papier verger d'Arches... .. 55 fr. net

Collection "LES MAITRES DU LIVRE"

PAUL VERLAINE

Jadis et Naguère

Frontispice dessiné en couleurs et gravé sur bois par P. BAUDIER

1 volume tiré à 1990 exemplaires sur vélin de Rives (dont 100 hors commerce) .. 20 fr. net

J.-K. HUYSMANS

Le Drageoir aux Épices

1 volume in-16°... .. 6 fr.
55 exemplaires sur papier de Hollande 25 fr.

PIERRE MILLE

Mémoires d'un Dada Besogneux

DE L'ARMISTICE A 1925

1 volume in-16°... .. 4.90
60 ex. sur velin pur fil Lafuma... .. 20 fr.

Collection "GANYMÈDE"

LAVIS, AQUARELLES, DESSINS

Venise

20 reproductions en couleurs, absolument identiques aux originaux d'après GUARDI, CANALE, TIEPOLO, PIRANESI, LONGHI. 100 ex. numérotés, format portefeuille... .. 550 fr.

tu une volonté ? — Je ne l'ai plus, je l'ai donnée à mon Aimé. » Abandon parfait des âmes heureuses qui ont mis l'amour plus haut que la vie ! Clarté sans ombre que nous ne pouvons même plus comprendre, parmi nos usines et nos luttes d'intérêts !

Anne OSMONT.

Les théories d'Einstein. *Lucien Fabre.* Edition Payot. — Il est bientôt dit d'un tel livre qu'il n'est pas réussi. Encore M. Lucien Fabre aura-t-il le mérite d'avoir le premier mis à la portée du grand public cultivé les théories de la relativité restreinte et généralisée.

Je ne sais si elles seront jamais rendues plus accessibles au lecteur ignorant les éléments des mathématiques. Il en sera sans doute d'elles comme du fameux *analysis situs* dont tant de gens parlent aujourd'hui comme d'une *terra incognita*.

Si l'on songe que les théories d'Einstein sont exclusivement d'ordre physique, qu'elles usent, pour donner une représentation de la réalité plus adéquate aux faits, des ressources inépuisables du symbolisme mathématique, qu'enfin ces représentations sont situées dans un espace autre que celui de notre expérience quotidienne — l'on comprendra quelles difficultés il y a à en donner une notion vulgaire, simplifiée et d'usage courant. Ce qui était facile pour les théories de Newton, de Laplace ou même de Clausius, semble ici impossible.

La première moitié du livre de M. Fabre familiarise le lecteur avec les solutions successivement apportées depuis deux siècles aux grands problèmes provisoirement résolus par Einstein.

M. Fabre a encore raison lorsqu'il nous met en garde contre toute transcription métaphysique de ces théories qui sont et doivent rester exclusivement dans le domaine de la physique.

La discussion des théories elles-mêmes et des images anthropomorphiques qu'en ont données Einstein et Boltzman ne me semble pas assez serrée.

Que diable, les critiques d'un Guillaume valaient la peine d'être exposées, comme les généralisations enthousiastes d'un Langevin !

Un génie scientifique tel qu'Einstein n'a rien à craindre de la controverse, même si elle retouche en quelques points son édifice systématique.

Paul DERMÉE

Alain, Mars ou la Guerre jugée, édition de la *Nouvelle Revue française*. — Le nouveau livre d'Alain est certainement un événement. Il est, au sens le plus exact du mot, une création. Ce ne sont pas tant les thèses qui constituent l'originalité de ce livre courageux que la marche du raisonnement. C'est

un livre plein de sérénité dont le jugement culminant implacable est absolument dépourvu de passion. Les analyses de la passion guerrière sont d'une finesse souvent impressionnante et les conclusions toujours modérées. Psychologue et moraliste avant tout, Alain insiste sur l'importance de l'élément passionnel dans la guerre et serait tenté d'éliminer presque complètement la question des intérêts. Les penseurs du matérialisme historique ont souvent négligé cet élément passionnel que met si lumineusement en vue Alain ; le lecteur plein d'admiration d'ailleurs pour l'auteur serait tenté de regretter qu'il n'ait pas assez tenu compte à son tour, des considérations de ces penseurs. Il y a vraiment un beau courage et très sympathique à n'hésiter devant aucune conclusion, même la plus hardie. Pour conclure : une phrase qui pourrait servir de motto au livre : « Dans la guerre l'ennemi n'est, en vérité, que le prétexte pour se nuire à soi-même ». FELIX THUMEN.

De l'excellente revue : SIGNAUX, cet :
HOMMAGE A JACQUES-EMILE BLANCHE, PEINTRE SPLENDIDE ET CRITIQUE ADMIRABLE

Les bons peintres illettrés d'autrefois qui n'écrivaient ni ne lisaient ont disparu. Notre belle époque inflige l'instruction obligatoire à ces artistes qui sont moins bêtes qu'autrefois ; ils ont de la culture et ils ont même une belle langue et un beau pinceau. Des hommes comme J.-E. Blanche, comme Denis, comme Lhote, comme Marcel Lenoir, relèveront dans les siècles à venir la maigre estime dans laquelle on avait l'habitude de tenir les peintres au sujet des Lettres.

Monsieur Blanche les dépasse tous ; il a dû avoir son baccalauréat avant d'entrer à l'Académie Suisse, ou tout au moins son brevet supérieur.

Il fait partie, au point de vue du style, de cette pléiade de gens qui gardent le bon goût, l'élégance et le raffinement dont tout Français qui se respecte se sent responsable devant l'univers. Ils sont aussi les sauveurs, les gardiens, les défenseurs de cette bonne vieille langue française qui, au dire de tant d'érudits, est continuellement à ce point de fragilité, qu'on la prendrait pour une vieille dame qui visite la Suisse.

Mais tout ceci n'est pas de mon ressort. J'écris pour une fois, pour seulement parler, non pas de la peinture, mais de l'admiration béate que j'éprouve devant la peinture de J.-E. B. Et surtout de cet ensemble de toiles, de panneaux peints que J.-E. B. nous a montrés à la Centennale de la Tiennale de la Décennale de la Nationale.

Arrêtons-nous pour commencer devant cet intérieur de pharmacie, du quartier Monceau. Quel rendu, quelle vérité ! L'élève phar-

macien reçoit dans la figure le reflet de la grande bonbonne verte ; une cliente riche achète un médicament pour sa toilette, une pauvre femme est effrayée du prix des spécialités ; tout cela forme un ensemble où le drame est à son paroxysme et rien n'échappe à l'œil aigu du peintre. On peut situer un tel génie entre Michel-Ange et Jean Béraud.

Cet autre tableau, « Portrait d'un savant », se tenant sur une seule jambe dans le bois de Boulogne, est stupéfiant par son audace, la jambe qui est en l'air constituant un exercice aussi périlleux pour le peintre que pour le modèle.

Il y avait autrefois dans les environs d'un atelier de peintre un restaurant où tous les amis se rencontraient pour se reconforter. La bonne abandonna sur les conseils des plus jeunes peintres le tablier blanc pour la palette, ensuite la palette pour le porte-plume et elle est esthécienne désormais. Je la rencontrais souvent et elle me dit : « Vous en avez de la chance ! Blanche a encore écrit sur vous aujourd'hui. Ah ! ce qu'elle en a du talent, celle-là ! » Je lui dis : « Marie, vous vous trompez. Blanche est un homme ». « Non, vous voulez rire ! D'un homme, cette peinture et ce style ! » Je n'osais vraiment la contredire, car à cette époque je ne connaissais ni ce qu'il peignait ni ce qu'il écrivait.

Quelques années après, je connus J.-E. B. à l'Opéra où j'appris qu'il admirait ma façon de me raser, dans un article qui suivit cette rencontre.

Je fus cette fois certain que c'était un homme, et même, il ressemblait en tout point au capitaine M. que je connus à Commercy, chef d'escadron. Ce capitaine M. était splendide, mais à cheval seulement. Là, son aspect était à la fois fastueux et terrifiant. Lorsqu'il quittait sa bête, il s'écroulait, il était incapable de marcher avec ses pieds comme tout le monde. On devait le porter et le monter dans sa maison.

Je fis tous mes efforts pour revoir Marie et je lui dis : « Eh ! bien, Marie, pensez-vous : je l'ai vu ! » « Qui ? » « Votre Blanche ». « Eh bien ? » « Eh ! bien, c'est un homme, il a même la légion d'honneur, il ressemble à un officier. » Mais elle haussa les épaules et me dit avec une phrase écrite de ce ton : « Vous ne me ferez jamais croire que c'est un homme C'est le pur style féminin de Mme de Staël à Gérard d'Houville » (pour les personnes qui n'ont pas lu, dont je suis d'ailleurs). Alors elle lut en scandant cette phrase : « Le marquis Arsène était impatient d'acheter un journal de Paris. Aux Aubrais le garçon des wagons-lits vint nous dire que le train qui apporte les *journaux du matin* était en retard. » « Hein, voyez quelle finesse ! Si seulement

Abel Hermant écrivait aussi bien ! A ce propos, j'ai fait un rêve l'autre nuit, » me dit-elle. « Car vous savez, je ne vis que dans l'art et mes rêves sont des rêves d'art. Jamais ni laideur ni trivialité ne troublent mes somnolences. Voici mon rêve : Dans un paysage splendide, un défenseur de la langue, de la politesse et de la finesse françaises, marchait comme un chasseur habillé d'un costume magnifique, armé d'un fusil doré, il enjambait des massifs de fleurs. Son chien qui le suivait était superbe, d'une race étrange ; il avait les poils partagés dans le milieu du dos, et ce chien était chaussé de bottines vernies, une muselière en aluminium lui fermait la bouche, elle était gravée de toutes sortes de devises, en latin naturellement. Car tous les défenseurs du français défendent aussi le latin, quelquefois le grec. Ces champions n'en ont jamais assez à défendre, tellement ils sont forts. Marcel Boulenger, car c'était lui, tout en chassant lisait Claudien (dans le texte) et négligeait de tirer les perdreaux qui lui volaient autour des cheveux.

« Dans un hamac, entre deux peupliers, M. Marcel Proust se balançait nonchalamment.

« M. Blanche, puisque vous dites que c'est un homme, faisait un paysage, accroupi dans l'herbe, son front perlé de gouttes de sueur ressemblait à un coquillage où il ne manquait que l'inscription : « Dieppe » ou « Le Havre ». M. Picabia, derrière lui, lui donnait des conseils avec virulence et esprit : « Vous avez la trouille Blanche, une trouille noire, une trouille noire et Blanche, vous faites un Trouillebert. Vous devriez faire un Sisley, c'est bien assez pour vous. Ecoutez-moi, je sais les faire, je l'ai appris à trois Présidents de la République, à Loubet, Fallières et Poincaré, dans une galerie de tableaux du boulevard Haussmann. Millerand n'en est qu'à Cézanne et ne veut pas marcher. Pour moi, maintenant, j'aphorise, je suis un aphorisateur, président de la secte des aphorisans. Voici la dernière prière des aphorisans : « Erreur, Erreur. Juif Chrétien. Vérité, faux éternel ».

« Sur ce, il poussa Jacques Blanche dans l'eau, avec tout son matériel, mais comme la toile qu'il peignait était très creuse, elle le maintint à la surface où l'on eut vite fait de venir le chercher. Durant tout cela, M. Lhote faisait le point avec un joli sextant, genre Louis Philippe ; se trompant dans les calculs, il recommençait constamment. Quelle belle estampe à gros tirage on pourrait faire avec ce rêve pour répandre dans le monde entier les images du génie français le plus pur, le plus élégant, etc., etc., et même du génie latin du Palais Royal, me dit-elle avec un sourire équivoque ». André DRAIN.

LA LIBRAIRIE STOCK

actuellement propriété de MM. DELAMAIN et BOUTELLEAU, fut fondée au XVIII^e siècle par J.-N. BARBA, l'éditeur et l'intime ami de Pigault-Lebrun. Il acheta les fonds DUCHESNE et DABO, ses concurrents, très vieux libraires installés au Palais-Royal, sous ces fameuses galeries de bois illustrées par Ponthieu, dont Balzac donne un si curieux tableau dans ses *Illusions perdues*. La maison de Librairie-Edition que J.-N. Barba avait rendue célèbre par la publication des œuvres de Paul de Kock, de romans populaires, de pièces de théâtre et dont ses successeurs TRESSE, puis TRESSE et STOCK maintinrent brillamment la tradition théâtrale, resta fixée pendant un siècle sous les galeries du Théâtre-Français. Les Parisiens se souviennent encore de ce vaste étalage abrité par la colonnade de la Maison de Molière, où apparaissaient sous la marque TRESSE et STOCK les œuvres des Maîtres du théâtre contemporain et de la littérature nouvelle : VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, HENRY BECQUE, F. DE CUREL, BRIEUX, COURTELINE, G. ANCEY, MORÉAS, PAUL ADAM, JEAN LORRAIN, LÉON BLOY, HUYSMANS, DESCAVES, ÉLÉMIR BOURGES. A la suite de l'incendie du Théâtre-Français, M. P.-V. Stock dut abandonner l'antique emplacement, mais il s'installa bientôt en face, place du Théâtre-Français, où, profitant encore une fois d'une exposition exceptionnelle, il développa sa librairie en même temps qu'il créait pour l'édition des voies nouvelles. C'est, après l'achat du fond Savine, la Bibliothèque Cosmopolite avec IBSEN, OSCAR WILDE, BJORNSON, SHELLEY, SWINBURNE, KIPLING, la Bibliothèque Sociologique avec KROPOTKINE, BAKOUNINE, E. RECLUS et TOLSTOI.

ÉDITIONS STOCK

7, Rue du Vieux-Colombier

RÉCENTES RÉIMPRESSIONS. — OSCAR WILDE « *Le Portrait de Dorian Gray, Intentions, Une Maison de Grenades, Le Crime de Lord Arthur Savile.* — THOMAS DE QUINCEY : *Confession d'un mangeur d'opium.* — R. KIPLING : *La cité de l'Épouvantable nuit.* — KROPOTKINE : *Autour d'une vie, La Conquête du Pain.* — IBSEN : *La Dame de la mer, Un Ennemi du Peuple.* — E. RECLUS : *L'Évolution, la Révolution et l'idéal anarchique.*

RAPPELONS. — APOLLINAIRE : *L'Hérésiarque.* — GUILLAUMIN : *La vie d'un simple.* — J. LORRAIN : *Les Lépillier, Très russe, Modernités.* — ÉLÉMIR BOURGES : *Le Crépuscule des Dieux.* — BARBEY D'AUREVILLY : *Quarante médaillons de l'Académie.* — LÉON BLOY : *Belluaires et Porchers.* — LÉON HENNIQUE : *Un caractère.* — PAUL GERALDY : *Toi et Moi.* — CH. CROS : *Le Coffret de Santal.* — VIELE GRIFFINS : *Soies.*

ŒUVRES DE TOLSTOI. Seule traduction littéraire et intégrale.

EN PRÉPARATION. — *La Nef*, de M. ÉLÉMIR BOURGES (tirage limité en souscription). — *La Danse de Mort*, de STRINBERG. — *Théâtre complet*, de BRIEUX (tome I, paru le 15 Juillet). — *Propos d'un entrepreneur de démolitions* et *Le Salut par les Juifs*, de LÉON BLOY (Réimpressions). — *L'Épithalame*, de JACQUES CHARDONNE.

Demandez le service gratuit du

BULLETIN PÉRIODIQUE DE LA LIBRAIRIE STOCK
qui renseigne impartialement sur la production de la Librairie française.

MAGASIN DE LIBRAIRIE :

155, Rue St-Honoré (Place du Théâtre Français) PARIS I^{er} - Tél. : Central 38-70



PRIX : 3 FRANCS